

# LES CYCLONES

A LA

# CÔTE COROMANDEL

PAR

ALFRED MARTINEAU

Gouverneur des Etablissements français  
dans l'Inde.



PARIS  
34 Galerie d'Orléans  
Palais Royal.

PONDICHÉRY  
Rue des Capucins  
Bibliothèque.

1917

TRICHINOPOLY :

ST. JOSEPH'S INDUSTRIAL SCHOOL PRESS.



## LES CYCLONES À LA CÔTE COROMANDEL

---

L'Inde n'est pas par excellence le pays des cyclones ; les typhons des mers de Chine sont plus fréquents et plus redoutables. On ne peut nier cependant que par leur violence, les cyclones de l'Inde ne causent assez souvent de très grands désastres. Ils se forment d'ordinaire au fond du golfe du Bengale, où au temps de la navigation à la voile, ils étaient un danger permanent pour la navigation : les correspondances du XVIII<sup>me</sup> siècle sont pleines de récits de naufrages, en vue de la côte de Ganjam ou à l'embouchure même de l'Hougly. Les fortes tempêtes descendaient rarement jusqu'à Madras ; mais il y a des exceptions. On se rappelle l'ouragan du 2 octobre 1746, qui dispersa et détruisit en partie l'escadre de la Bourdonnais.

Au-dessous de Madras et le long de la côte de Coromandel, les coups de vent, tempêtes ou cyclones sont toujours moins à craindre que dans le nord du golfe ; ils sont aussi moins nombreux. Mais ils existent et dans le cours du XIX<sup>me</sup> siècle, on n'en compte pas moins de 18 à 20 d'inégale importance.

La plupart d'entre eux se développèrent seulement en mer ou ne firent qu'effleurer les côtes sans qu'il

ait été ainsi possible d'évaluer toujours leur intensité ni d'apprécier exactement les désastres qu'ils ont pu produire ; d'autres, au contraire, sans jamais pénétrer très loin dans l'intérieur de l'Inde, y firent pourtant des avancées assez sensibles pour y jeter la désolation et la ruine. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient le dernier en date, celui du 22-23 novembre dernier.

Il se forma dans la matinée du 22 à 300 miles environ de la péninsule au delà des îles Andaman, et, marchant avec la rapidité coutumière à ces phénomènes, atteignit rapidement la côte entre Porto - Novo et Goudelour. Ses premières manifestations se firent sentir entre six et sept heures du soir ; il atteignit son maximum d'intensité entre minuit et deux heures et acheva de perdre sa force entre 3 et 4 heures du matin.

Sa direction terrestre fut Goudelour, Pondichéry, Arkonam, Tindivanam et Gingy, mais ses effets se firent sentir jusqu'à Madras. Pondichéry et, dans sa banlieue, la commune d'Oulgaret, paraissent avoir été les points les plus éprouvés.

Les Indiens qui ont assisté à ce cyclone n'en virent jamais de pareil même dans leur enfance : les anciens seuls se rappellent que leurs pères leur ont parlé d'un cataclysme peut-être aussi épouvantable, qui ravagea la Colonie en 1842. Nous avons le récit officiel de cet événement et nous le publions plus loin ; mais il est difficile à distance de comparer d'une façon très exacte des faits de même nature. Nous avons aujourd'hui un désir de préciser les détails que nos pères ne possédaient point au même degré. On ne peut formuler en cette matière que des jugements approximatifs. Par les pertes évaluées tant en 1842 qu'en 1916, il semble

pourtant que le dernier sinistre ait été le plus violent.

Nous sommes moins bien et moins complètement renseignés sur les catastrophes du XVIII<sup>me</sup> siècle ; la plus grande paraît avoir été celle du 2 novembre 1745, qui, à Pondichéry, détruisit plus de 2000 paillottes et fit une quarantaine de victimes. Nous en publions également le récit.

Nous aurions voulu pouvoir décrire de la même façon les autres perturbations atmosphériques de grande gravité qui passèrent sur Pondichéry ou dans les régions environnantes, en allant de Karikal à Madras, sur une longueur de plus de 300 kilomètres ; mais, pour quelques unes d'entre elles, nous n'avons que des indications sommaires. Toutefois avec les matériaux dont nous disposons, il nous a paru intéressant et même utile d'établir une sorte d'historique des sinistres connus. Le *Gazetteer* du *South Arcot*, publication anglaise, nous fournit à cet égard des notes précieuses, que nous pourrions quelquefois compléter par des renseignements plus étendus, empruntés à nos propres archives.

---

19 novembre 1681.

Le plus ancien cyclone dont il soit fait mention dans le *Gazetteer* remonte au 19 novembre 1681. Ce jour-là, un ouragan se leva à Porto-Novo ; il dura trois jours. Plusieurs petits vaisseaux furent brisés dans la rivière ; beaucoup de maisons s'effondrèrent sous les efforts de la pluie et la population se sauva dans l'intérieur du pays.

**2-23 et 27 novembre 1745.**

Dans les années qui suivirent et jusqu'en 1745, il est probable que la côte fut visitée par d'autres ouragans, coups de vent ou tempêtes plus ou moins formidables. Si l'on songe à la fréquence de ces perturbations atmosphériques depuis le milieu du XVIII<sup>me</sup> siècle, il n'y a aucune raison de penser qu'il se soit écoulé une période de tranquillité absolue de cinquante-neuf ans ; mais ces faits, s'ils se produisirent, nous ne les connaissons pas.

Nous avons au contraire des détails très précis sur le désastre de 1745. L'hiver de cette année fut un des plus terribles. Trois coups de vent d'inégale violence passèrent sur Pondichéry les 2, 23 et 27 novembre. Celui du 2 produisit tous les malheurs. La rivière Oupar déborda, emportant les maisons construites sur ses bords ; les eaux entrèrent dans la ville ou plus de 2000 cases furent jetées à terre ; un grand nombre de gens furent noyés.

Nous avons de cet événement un récit malheureusement trop court, contenu dans une lettre du Conseil Supérieur à la Compagnie, du 11 janvier 1746<sup>1</sup> ; encore ce récit, copié sur un original qui a disparu, est-il lui-même incomplet. Il est ainsi conçu : ...

.....

« Cet hiver a été des plus terribles. Nous avons essayé deux ouragans, l'un le 2, l'autre le 27 novembre, qui ont fait des ravages étonnants, très avant même dans les terres. Plus de 2000 maisons de cette colonie ont été jetées à bas et plus de 40 personnes périrent dans les eaux dont la ville noire fut inondée par la faute de M. de Cossigny qui n'avait bouché qu'avec de

1. Voir. Arch. Pondichéry, t. 7, p. 82.

la terre les ânes du *pont sans peur* par où les débordements se sont communiqués dans la ville avec une violence aussi surprenante que peu ordinaire dans ces contrées. Personne ne se souvient d'avoir vu à cette côte d'ouragan de cette violence.»

Fort heureusement nous trouvons plus de détails dans le journal d'Ananda Ranga Pillay (T. III, pages 289, 290 et 292.) Le célèbre annaliste indien s'exprime en ces termes.

« *Jeudi 4 novembre 1745.*— Pendant la nuit dernière, Pondichéry a été éprouvée par un cyclone qui a commencé immédiatement après le coucher du soleil. Il a soufflé pendant toute la nuit. Les dégâts causés ne peuvent pas être encore estimés même approximativement. Pendant la nuit, les avenues de margosiers et de porchers situées dans la ville furent bouleversées. Beaucoup d'arbres furent tordus. Les cocotiers, les manguiers et autres arbres des jardins fruitiers ont été abattus et beaucoup de personnes ont été ruinées.

Sur les rives de la rivière Ouppar, le peuple avait construit des maisons sur les terrasses qui lui avaient été concédées et y demeurait. Pendant la nuit, la rivière a débordé et les vannes, construites pour la distribution de l'eau, ont cédé et des maisons situées dans trois rues de ce nouveau village ont été emportées. L'eau a dépassé d'une coudée les maisons en ruines. Beaucoup de gens furent noyés ; le bétail périt en grand nombre.

La ville de Pondichéry fut inondée et les rues situées dans la partie basse furent submergées. Dans certains endroits, l'eau arrivait jusqu'à la ceinture et dans d'autres jusqu'au-dessus du genou. Beaucoup de maisons qui étaient dans l'eau s'écroulèrent. Pendant la tempête, des masses de corbeaux, de moineaux et

d'autres oiseaux périrent et leurs corps flottaient dans l'eau des rues.

Les ravages du cyclone ne se sont pas limités dans la ville seulement. Ils s'étendaient aussi dans les villages environnants et beaucoup de maisons furent complètement détruites.

Le bétail vivant en dehors de la ville périt en grand nombre. Les moutons morts furent achetés par les habitants et portés en ville pour y être séchés. Mais la viande ne tarda pas à se corrompre par la pluie et, comme elle n'était pas suffisamment sèche, une odeur nauséabonde se répandit dans toute la ville. Elle était si forte que le peuple, pendant deux jours ne put sortir dans la rue. Grâce à Dieu, le matin apparut, le vent tomba, et la pluie cessa ; l'inondation dura encore pendant trois jours. Les maisons des habitants furent ainsi préservées. Si le cyclone avait continué un jour de plus, aucune maison dans la ville ne serait restée debout.

*Mardi, 23 novembre 1745.*— Un vent violent a soufflé cette nuit pendant 3 heures. Sa force cependant était d'un quart plus faible que celui qui a fait rage le 3 novembre. On attribue ce mauvais temps à trois causes :

1° le jour était un mardi—2° un jour de nouvelle lune—3° le jour se trouvait être sous l'influence de l'étoile Kattai. Comme preuve de l'exactitude de la déclaration des astrologues<sup>1</sup>, le vent a soufflé pendant un moment, il est ensuite tombé.

Personne n'a pu annoncer le premier cyclone, mais tout le monde savait qu'il y en aurait un ce jour (23 novembre) et l'a attendu en tremblant.

*Dimanche, 28 novembre 1745.*— Depuis 7 heures du

1. L'astrologie ordinaire dit que quand la nouvelle lune tombe un mardi et la constellation Kattai gouvernant ce jour-là une tempête aura lieu sûrement.



soir jusqu'à 9 heures du matin, une tempête d'une extrême violence s'est abattue sur la ville. Sa force devait être de  $\frac{3}{4}$  plus faible que celle du premier cyclone, mais bien des personnes pensent qu'elle n'était que moitié moins forte. Cette petite estimation est due à la suite du peu de dégâts constatés. Tout le mal qui pouvait être fait est survenu pendant la tempête précédente. Ce dernier cependant a abattu les arbres qui avaient résisté au premier cyclone. On n'avait jamais vu trois tempêtes pendant le même mois.

Quels mauvais moments nous avons passés ! »

### 2 octobre 1746.

Nous rappellerons seulement pour mémoire le fameux ouragan du 2 octobre 1746, qui détruisit à Madras l'escadre de la Bourdonnais et jeta à la côte 20 autres navires différents. Cet ouragan appartient à l'histoire ; il est trop connu pour que nous en fassions un nouveau récit, qui se trouve dans tous les ouvrages traitant des affaires de l'Inde.

### 3 avril 1749.

Le 3 avril 1749, un ouragan s'abattit sur le camp de l'expédition anglaise, qui se rendait à Divicotta et faisait alors halte près de Porto-Novo. Les tentes furent réduites en lambeaux ; beaucoup de chevaux et de bœufs de transport furent tués et, dans les magasins les dommages furent si considérables que la colonne dut revenir à Porto-Novo pour les réparer. La même tempête fut plus dangereuse encore pour la navigation et pour la flotte qui accompagnait l'expédition ; 41 navires se perdirent entre Madras et Porto-Novo ; deux appartenant à la Compagnie échouèrent entre Goudelour et le

Fort Saint-David. L'*Apollon*, navire hôpital, fut perdu avec tout son équipage; le *Pembroke*, de 60 canons, fut brisé et six hommes de l'équipage seulement furent sauvés; enfin le *Namur*, de 74 canons, sur lequel l'Amiral avait hissé son pavillon et qui était le plus beau et le plus grand de toute la marine britannique, sombra avec 750 hommes.

Les Français et les Hollandais ne furent guère plus épargnés. A Pondichéry, un navire et deux petits vaisseaux furent jetés à la côte. L'un d'eux avait à bord soixante canons : tout l'équipage fut sauvé. Un autre était, d'après une lettre de M. Floyer à la Compagnie d'Angleterre, du 11 mai 1749, chargé d'un certain nombre de canons provenant de Madras et qu'on apportait à Pondichéry<sup>1</sup>.

### 30 octobre 1752.

Le 30 octobre 1752, un autre ouragan s'abattit sur la côte. Orme le décrit comme le plus violent qui se soit produit de mémoire d'homme. La pluie tomba continuellement pendant plusieurs jours; toute la contrée fut sous l'eau et les troupes anglaises qui tenaient la campagne furent obligées de retourner au Fort Saint-David pour s'abriter.

### 8 octobre 1754.

Un fort coup de vent passa sur Karikal le 8 octobre 1754. L'eau de la mer arriva jusqu'au bazar. Beaucoup

1. Le texte de cette lettre, ainsi que le récit même du cyclone, se trouve aux Archives de Madras dans la série : Public. to England. (1<sup>er</sup> janvier 1749 - 12 février 1750). Vol. Gen. n° 17 pages 41 et 42.

de maisons tombèrent. Des récoltes furent compromises. Deux vaisseaux furent jetés à la côte.

Comme les cyclones de Karikal paraissent avoir été assez rares, et furent relativement peu graves, nous les résumerons ici, d'après une note parue en 1857 dans le tome XVIII<sup>e</sup> de la *Revue coloniale*, page 53. Cette note est ainsi conçue :

« On a prétendu à tort que l'établissement et la rade de Karikal étaient situés en dehors de la sphère des coups de vent. Du 8 au 10 octobre 1754, les maisons, les arbres furent renversés et la moisson détruite par un vent d'Est très violent. Un autre coup de vent eut lieu en 1778 ; il dura du 30 novembre au 1<sup>er</sup> décembre ; on perdit les deux tiers de la moisson. Même sinistre fut observé le 7 mai 1827 et le 27 mars 1853 ; en 1827, le vent souffla du N.-E. ; en 1853, il souffla du N. depuis 11 heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et du S. depuis huit heures du soir jusqu'au lendemain trois heures du matin. Il est pourtant vrai de dire que cette rade est le point de la côte où les coups de vents sont le plus rarement observés. »

### 30 décembre 1760.

En 1760, lorsque Eyre Coote assiégeait par terre Pondichéry, un cyclone se déclara du côté de la mer et maltraita la plupart des navires de guerre qui contribuaient au blocus. A partir de huit heures du soir, le 30 décembre, et jusqu'à dix, le vent souffla avec une violence croissante ; alors l'Amiral coupa le câble de son navire, le *Norfolk*, et donna au reste de la flotte le signal d'en faire autant. Le vent toutefois était si fort que ce signal ne fut pas entendu et que ces navires, obéissant à la discipline

maritime. tinrent jusqu'à la rupture des câbles ; ils cherchèrent alors à gagner la haute mer. Mais à chaque minute la tempête augmentait de violence. Cela dura ainsi jusqu'à minuit ; à ce moment le vent commença de tourner du Nord-Ouest au Sud-Est. Il y eut alors un calme plat, accompagné d'un brouillard épais, mais bientôt après le vent souffla du Sud-Est et en un instant il se développa avec une force et une furie plus grandes encore qu'au moment où il venait du Nord-Ouest.

Quatre navires coupèrent leurs mâts et échappèrent ainsi au cyclone. Le *Newcastle*, la frégate *Queensborough* et le *Protector* se dirigèrent vers la côte, sans savoir où ils étaient. Dans la tourmente générale, il était impossible de distinguer le bruit du ressac sur la grève et ainsi tous trois vinrent échouer à deux milles au sud de Pondichéry. Le *Duc d'Aquitaine*, le *Sunderland* et le *Duc* allèrent au fond de l'eau et avec eux furent engloutis 1100 européens, dont sept seulement parvinrent à se sauver.

Les dommages dans le camp d'investissement furent aussi très élevés. La mer passa par dessus la plage et submergea le pays jusqu'à la limite des champs, détruisant toutes les batteries et redoutes que l'armée avait construites, et abattant toutes les constructions qui n'étaient pas en maçonnerie.

### Janvier 1761.

Un grand coup de vent passa à..... Le mât de pavillon du port fut brisé en trois morceaux, dix-sept bateaux furent endommagés. A terre beaucoup de cocotiers furent couchés.

**21 et 22 octobre 1763.**

Une tempête éclata à Madras avec une grande violence et dura quatorze heures. Tous les navires en rade furent détruits et presque toutes les personnes qui se trouvèrent à bord périrent.

Cette tempête paraît s'être développée au Sud jusqu'à Goudelour ou Porto-Novo. Le *Gazetteer* nous dit sans préciser qu'il y eut trois vaisseaux du roi démâtés.

**1<sup>er</sup> juillet 1780.**

Un coup de vent, dont nous ne connaissons pas l'importance, se déclara sur Pondichéry pendant la nuit.

**5-15 octobre 1782.**

Le 5 octobre, une violente tempête détruisit dans le port de Madras toutes les embarcations indigènes chargées de riz, qui furent jetées à la côte. Une famine s'en suivit causant la mort de plus de 10.000 indigènes.

Plus au sud, un cyclone survenu le 15, couvrit la côte d'épaves sur plusieurs milles et fit sombrer une centaine de bateaux côtiers chargés de 30.000 sacs de riz.

**26 novembre 1785.**

Le 26 novembre, une violente tempête accompagnée de tonnerre et d'éclairs passa sur Madras. Il y eut beaucoup de tués et de blessés.

**20 mai 1787.**

Il y eut un terrible ouragan à Pondichéry. On remarquera cette date : ce n'est point d'ordinaire à cette époque que se déclarent les grands orages.

**1795.**

Un cyclone s'abattit sur le district du South Arcot, causant des pertes immenses aux récoltes.

**1800.**

Dans un rapport daté du 18 novembre 1842, qui relate le cyclone survenu cette même année, le Gouverneur M. du Camper signale qu'il y aurait eu un ouragan analogue en l'année 1800. Nous ne possédons aucun détail sur cet événement.

**10-11 décembre 1807.**

Il y eut un violent ouragan à Madras.

**1-2 mai 1811.**

Par suite d'un violent orage, les vaisseaux de guerre le *Dorn* et le *Chichester*, d'autres navires et quelques petites embarcations furent complètement perdus.

**24 octobre 1818.**

Violente tempête à Madras.

**16 juin 1819.**

Un tremblement de terre fut ressenti à Pondichéry vers 7 heures  $\frac{1}{2}$  du soir.

**25-30 mars 1820.**

Violente tempête dans la même région. Plusieurs embarcations perdues à la mer et beaucoup de pertes de vies d'hommes.

**6 décembre 1827.**

Tempête à Madras, six navires brisés et beaucoup de pertes subies sur terre.

**17 décembre 1827.**

Coup de vent à Pondichéry.

**2 décembre 1829.**

Grand coup de vent à Pondichéry dans la soirée de jeudi à vendredi.

**2 décembre 1830.**

Un ouragan éclata à Pondichéry dans la nuit du 2 au 3 décembre 1830.

Le Gouverneur, M. de Mélay, en rendit compte au Ministre le 29 janvier 1831.

.....

Cet ouragan qui a éclaté à Pondichéry, dans la nuit du 2 au 3 décembre, a étendu ses ravages dans l'enceinte et autour de la ville dans un rayon de 6 lieues environ, c'est-à-dire dans toute l'étendue de notre territoire. Une grande partie des récoltes alors pendantes a été détruite, la presque totalité des arbres fruitiers renversée, beaucoup de maisons ont été abattues ou plus ou moins endommagées. Les routes ont éprouvé de fortes dégradations, les plantations qui les ombrageaient ont été fort atteintes, enfin le jardin de naturalisation a été complètement dévasté et le cours construit récemment, à grands frais, au bord de mer sur l'emplacement qu'occupaient les débris des fortifications a été enlevé dans presque toute son étendue par la double action

deux eaux pluviales et des eaux de la mer qui ont atteint, dans cette circonstance, une hauteur extraordinaire.

Les procès-verbaux des séances du Conseil privé feront connaître à V. E. les mesures qui ont été prises par le Gouvernement pour venir au secours de la partie la plus indigente des habitants dont un grand nombre se trouvait sans asile et sans abri par la ruine de leurs paillettes. Un semblable désastre, en affectant directement ou indirectement toutes les branches du revenu, a dû changer toutes nos prévisions, tant sous le rapport des recettes, que sous celui des dépenses qu'il fallut réduire considérablement pour les rapprocher, autant que possible, du revenu présumé, et comme les effets de cet ouragan frappaient plus violemment encore sur le revenu de 1831, nous n'avons pas eu un moment à perdre pour apporter immédiatement dans la dépense, toutes les réductions qui n'étaient pas absolument impraticables. Nous n'eussions pu en effect attendre à cet égard, les ordres du Ministère sans augmenter la disproportion déjà signalée entre les dépenses et les recettes et aggraver ainsi les difficultés de notre position.

Le procès-verbal de la séance du Conseil privé du 24 décembre 1830, le rapport de M. l'Ordonnateur de même date et les arrêtés pris dans cette séance feront connaître à V. E. les diverses réformes qui ont en conséquence été opérées à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1831.

.....  
Signé : DE MÉLAY.

Quant aux mesures prises pour venir en aide aux indigents, elles furent les suivantes :

Une commission composée d'un sous-commissaire de la Marine, de l'Inspecteur des travaux et d'un commis



de Marine fut chargée de distribuer 500 rs. de secours pour aider à la reconstruction des paillotes.

La Colonie a alloué également 108 Rs. (2 roupies par famille) aux habitans de l'île aux cocotiers (Tingattittou) pour leurs habitations. 464 arbres ont été mis à leur disposition, les frais de coupe et de transport étant à leur charge.

Les quartiers de tisserands d'Orléanspouram et de Desbassynspouram ont été reconstruits par l'administration, à titre d'avances remboursables.

Les bois et les feuilles de cocotiers provenaient de dons gratuits de la Colonie. Le montant des avances s'est élevé à :

Orléanspouram : 3336 pagodes (12 pagodes par maison).

Desbassynspouram : 47 pagodes.

Une maison européenne (Poulain, Duboy et Cie), était garante du remboursement des avances.

Les propriétaires de chelingues reçurent une avance de 100 pagodes pour réparer les embarcations d'une valeur globale de 700 pagodes. Ils reçurent également un secours de 46 Rs.

Les cultivateur de bétel obtinrent une avance de 400 pagodes<sup>1</sup>.

Le budget de 1831 fut révisé en Conseil privé ; le personnel réduit et les prévisions de recettes diminuées. Ainsi le callou ramené fut de 50.000 à 30.000 fr. (Résiliation des contrats en cours et nouvelle adjudication). Les spiritueux par contre, furent portés de 52.000 fr. à 63.000 ; 10.000 d'augmentation. Les redevances foncières furent ramenées de 277.000 fr. à 267.000.

Les demandes de dégrèvement des fermiers furent

1. La pagode valait 3 roupies 2 fanons.

rejetées parce qu'aux termes des ordonnances les pertes pour justifier des dégrèvements devaient représenter au moins la moitié du prix des fermes.

Un délai supplémentaire fut accordé pour le paiement.

Une remise de la redevance foncière de 64 pour cent fut accordée à un propriétaire qui avait perdu 1123 cocotiers sur 1200, 30 manguiers sur 189.

Toutes ces opérations furent autorisées ou régularisées en Conseil privé.

**30 octobre 1836.**

Violente tempête à Madras et dans ses environs pendant près de 12 heures.

**Mai 1840.**

Tempête à Madras. Perte de 4 embarcations.

**24 octobre 1842.**

Un ouragan dont les effets se firent sentir jusqu'à Madras, éclata le 24 octobre, à Pondichéry. Il paraît avoir été le plus sérieux après celui de 1745.

Le Gouverneur du Camper en rendit compte en ces termes au Ministre de la marine.

*Pondichéry le 19 novembre 1842.*

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai à remplir un devoir bien pénible en ce moment, qui est de vous faire connaître qu'un ouragan affreux a eu lieu le 24 du mois dernier, qui a étendu ses ravages sur tout notre territoire. Les malheurs qui ont été la suite de la double action d'une tempête sans exemple

en ce pays et des eaux pluviales, ont été en grand nombre ainsi que les pertes immenses que cette crise a occasionnées. La désolation ne peut se concevoir; un grand nombre d'habitations ont été détruites, les arbres ont été déracinés et renversés et malheureusement parmi eux se trouvent une multitude de cocotiers qui ont une valeur égale à leur utilité; les bétels ont été entièrement abattus, les étangs qui servent de réservoir pour les terres de la saison sèche, ont rompu leurs digues et les campagnes ont été envahies par les eaux: les filatures de MM. Poulain et Blin ont également éprouvé des désastres.

La lettre administrative qui accompagne cette dépêche particulière, en même temps qu'elle présente les rapports du lieutenant de police et du capitaine de port est explicative des pertes immenses que le pays a éprouvées, et enfin de la situation de la Colonie, à la suite de cette crise.

C'est le 24 Octobre que cet ouragan fut déclaré. Rien ne semblait l'annoncer dans la matinée du même jour. A midi, le baromètre a éprouvé une baisse considérable; il a continué à baisser; je me suis empressé de faire mettre à la voile les bâtiments qui se trouvaient sur rade. A quatre heures le baromètre marquait cinq lignes au-dessous de 28; il a successivement continué à descendre de telle manière qu'à sept heures du soir il avait atteint deux lignes au-dessous de tempête. Le vent soufflait avec fureur; un moment de calme a eu lieu vers les six heures, mais le vent qui avait d'abord soufflé de la partie du N.-O a repris au S.-O avec la même force: ce n'a été que vers 10 heures que, passant au S.E. il a commencé à céder. De cinq bâtiments qui étaient mouillés sur la rade, deux seulement sont revenus démâtés, trois n'ont point reparu, et tout me porte à croire qu'ils ont sombré à la mer. La Colonie avait de

grands intérêts sur l'un des bâtiments qui était destiné pour Maurice. Le lendemain matin, je me suis transporté partout et des ordres ont été immédiatement donnés pour qu'une commission constate les dégâts et que des secours immédiats soient donnés aux plus indigents et aux plus malheureux; un grand nombre d'eux se trouvaient sans abri. Les deux extraits ci-joints des délibérations du conseil d'administration des 4 et 8 Novembre font connaître ce qui a été fait en premier lieu; plus tard les planteurs de bétel ont été secourus d'une somme de 1.800 francs et enfin j'ai fait constater toutes les pertes causées à la culture dans les trois districts, aux bâtiments publics et dont le montant, établi de la manière la plus modérée, monte à peu près à cinq cent mille francs. Il serait difficile d'apprécier d'ailleurs, en ce moment, l'influence que ces pertes auront nécessairement sur les revenus territoriaux et sur toutes les fermes, principalement sur celle du callou qui provient des cocotiers et du bétel.

J'ai considéré, Monsieur le Ministre, que, dans une position comme celle où je me trouve, dont la gravité se complique par l'état peu prospère de la Caisse de réserve dont je transmets la situation avec cette lettre, je devais faire un appel au Gouvernement métropolitain qui, dans de semblables occurrences n'a jamais été sourd à la voix du malheur; ce qui est arrivé à Pondichéry en 1830, à Yanaon en 1839, plus tard au Sénégal où des subventions extraordinaires ont été accordées pour réparer les désastres survenus dans de semblables conjonctures, m'est un sûr garant que la bienveillance inépuisable du roi s'exercera encore en faveur de ces Etablissements, et qu'il pourra également être accordé à cette Colonie une subvention extraordinaire à prendre sur les quatre lacks de roupies de la rente de l'Inde pour subvenir à la réparation d'une partie des pertes éprou-

vées par la population et aux moyens de ramener les revenus et les fermes à produire comme elles le faisaient avant l'ouragan.

L'état de situation de notre Caisse de réserve fait assez connaître l'impossibilité où est le Gouvernement local de venir au secours de la Colonie, et je ne doute pas, Monsieur le Ministre, que cette position financière des Etablissements français de l'Inde, aggravée par une crise sans exemple dans ce pays, ne rende légitime aux yeux de Sa Majesté et près de vous, Monsieur le Ministre, la demande que je fais qu'il soit accordé sur la rente de quatre lacks, une subvention extraordinaire d'une somme d'au moins cent trente mille francs, somme qui ne pourra sans doute indemniser que faiblement la population des énormes pertes qu'elle a faites, mais qui permettrait cependant de réparer une partie des maux qu'elle a éprouvés, et de pourvoir à quelques dépenses nécessaires pour ramener les revenus à produire comme ils le faisaient précédemment.

Signé : DU CAMPER.

Voici d'autre part la communication exclusivement administrative dont il est question dans la lettre de M. du Camper.

*Pondichéry, le 18 novembre 1842.*

MONSIEUR LE MINISTRE,

Depuis plusieurs années, le Chef-lieu des Etablissements français de l'Inde n'avait pas eu à compter de convulsion atmosphérique au nombre des causes qui ont entravé sa prospérité.

Le commencement de l'année 1842 avait été marqué par une sécheresse et une chaleur extraordinaires; au

moment du paiement de la redevance, le prix des grains avait tellement baissé sur tout le territoire par suite de la sévérité des collecteurs anglais, que j'avais été forcé de faire aux cultivateurs une remise de plus de 30.000 fr. (décision du 14 Mars 1842) indépendamment des dégrèvements ordinaires qui ont porté à 82.000 frs le déficit de cette année. J'espérais qu'aucune autre calamité ne nous menaçait, mais il n'en a pas été ainsi, et nous venons de voir se reproduire les désastres de 1800:

Le 24 octobre dernier, sans que jusque là aucune indication ne fit présager du mauvais temps, un ouragan est venu ravager pendant huit heures la ville et son territoire. Les pertes que le Trésor a faites et surtout celles moins faciles à apprécier que supportent les particuliers, sont considérables.

Voici les extraits des rapports faits par les chefs des divers services aussitôt après le désastre.

*Extrait du rapport du commissaire de police.*

A Pondichéry personne n'a été tué par le coup de vent, mais quelques personnes ont été blessées.

Dans la ville blanche, les dégâts causés aux maisons ne nécessiteront pas de majeures réparations. Dans la ville indienne, toutes les maisons en tuiles ont été en partie découvertes, très peu l'ont été entièrement, toutes les pailloles ont été endommagées et, en grande partie, détruites dans la ville et les aldées environnantes.

Tous les arbres de la ville sont déracinés, la majeure partie encombre les rues; beaucoup d'arbres et, particulièrement, des cocotiers sont tombés sur les maisons et les ont écrasées, surtout dans le quartier des musulmans.

La prison générale a été épargnée: quelques volets et contrevents sont à réparer, mais le pandal des condamnés, leurs panelles, tiselles et le riz cuit de la veille ont été entièrement détruits.

Les ateliers publics ont aussi été épargnés ; les colonnes de la cloche ont été jetées par terre.

Les hangars du grand bazar, côté de l'Ouest, demanderont quelques réparations dans la toiture ; des tuiles en assez grande quantité ont été enlevées.

Le garde-fou du toit du grand collège a été jeté par terre.

Les filatures ont beaucoup souffert. Le toit de celle de MM. Blin et Cie a été enlevé en partie ; la cheminée a été jetée par terre et plusieurs métiers ont été écrasés. Celle de MM. Poulain et Cie a perdu ses deux cheminées. L'atelier des cardeuses a été coupé en deux. Tous les métiers de cet atelier ont été brisés. Le corps de deux grands bâtiments a peu souffert ; quelques vitres ont été cassées ainsi que plusieurs fenêtres. Mais les cheminées causeront, par leur absence, de plus grands dommages.

Le mât de pavillon a été cassé à quinze pieds au dessus de son emplâtre.

Dans le jardin du Roi, tous les arbres ont été plus ou moins brisés ; la balustrade du nord a été jetée par terre ; la voûte de la porte du bâtiment située dans le sud de l'entrée du jardin s'est ouverte.

Dans l'établissement St.Hilaire, la cheminée est tombée sur le toit de l'établissement et l'a défoncé ; presque toutes les vitres sont cassées ; plusieurs fenêtres sont brisées ; toutes les tuiles de la grande salle ont été enlevées.

Le théâtre de l'Union a été renversé.

Les talavayes font connaître que les arbres, les paillotes des aldées sous leur surveillance ont été renversés.

Les jardins de bétel ont beaucoup souffert ; l'on craint que toutes les feuilles ne deviennent jaunes.

Le Juge de paix, lieutenant de police ;

Signé : A. FACIOLLE.

*Extrait du rapport du Béchecar de Villenour.*

Six individus sont morts pendant le coup de vent : 2 à Villenour, 3 à Mangalom, 1 à Çoudépacom.

Les étangs secondaires ont eu leurs digues rompues, savoir :

		rupture
à Vamboupeth.....	1	„
à Carassour.....	1	„
à Cattéry.....	1	„

Signé : SAVARINADIN.

*Extrait du rapport du Capitaine du port.*

Le dimanche 23 octobre, le temps était sombre et très chargé de nuages ; le vent régnait du N.O. ; petite brise ; le baromètre avait baissé dans l'après-midi. Je signalai aux navires mouillés sur la rade de bien faire veiller pendant la nuit. Le 24, à huit heures du matin, le baromètre avait remonté, la brise était du N. O. le temps couvert. Je signalai aux bâtiments cette amélioration dans l'état du baromètre qui marquait alors 28 pouces 2 lignes. Le chef des macouas me dit que le temps n'annonçait que de la pluie ; sa longue expérience devait me rassurer. Cependant à 9 heures 12, le baromètre baissait et la dépression du mercure augmentait graduellement ; à midi, il ne marquait plus que 27 pouces 8 points. La brise fraîchissant un peu et les nuages ayant acquis plus de vitesse, à deux heures le signal d'appareiller fut fait aux navires ; le baromètre était descendu de 2 lignes depuis midi ; la pluie tombait abondamment, le vent commençait à souffler par rafales. Les navires furent bientôt sous voiles. Il y avait sur rade cinq bâtiments ; le brick français le *Mirabeau*, capitaine Leguénégo, du port de Nantes ; le trois mâts anglais *l'Antoinette* capitaine Real, M.Prud'homme fils porteur d'expédition, "*l'Apolon*" capitaine Persigny, le brick anglais *Cerventes*, capitaine Alveo et le trois mâts hollandais le *Corsaire* capi-



taine Perry. *L'Apollon* était appareillé à 11 heures 12. Je présume que ce prompt départ a été occasionné par la rupture de sa chaîne ; la mer était déjà un peu grosse au mouillage. A 3 heures, le baromètre était à 27 pouces 6 lignes ; le vent variant du N.O à l'ouest soufflait avec plus de force dans les rafales et son intensité augmentait toujours ; 4 heures, il commença à venter en tourmente ; l'ouragan était déclaré, le baromètre marquait alors 27 pouces 2 lignes. A quatre heures un quart, le mât de perroquet du mât de pavillon tomba, les arbres du Cours Chabrol et de la place étaient arrachés du sol, et les branches volaient de toutes parts ; des tourbillons tordaient les arbres. On ne voyait que destruction. A cinq heures, dans un tourbillon de vent, le bas mât de pavillon en bois de teck fut brisé et tomba, les canons qui tenaient ses haubans soulevèrent, en se redressant, les massifs de maçonnerie dans lesquels ils étaient scellés. La mer était devenue monstrueuse et venait battre avec force contre les murs du bureau du Port. A cinq heures vingt minutes, le vent cessa tout à coup. Ce calme précurseur d'une nouvelle tourmente me permit de reconnaître une partie du dégât commis aux abords de la mer dont le rivage couvert de débris d'arbres et de nombreuses feuilles de palmiers arrachées aux cases des malheureux indiquait suffisamment le désastre occasionné dans la ville noire. Dans ce moment de calme, le baromètre descendit subitement au-dessous de tempête. A six heures, le vent reprit avec violence en soufflant du S. O. et tournant graduellement au Sud, il se fixa à 9 heures au S. E. en diminuant de force. Ce changement dans la direction du vent occasionna de nouveaux malheurs dans les environs de la ville en abattant les cheminées des deux filatures de coton et continuant à dévaster les plantations.

Le 25 au matin, le brick *Cervantes* n'ayant plus que ses bas mâts fut reconnu mouillé à deux lieues N. N.-E. de la ville. Le capitaine qui était à terre s'empressa de se rendre à bord emportant avec lui une chaîne dont il

présumait que son navire avait besoin. Dans l'après midi ce navire vint mouiller en rade à l'aide des vents du N. E. Le 26 au matin, le brick *Mirabeau* fut reconnu mouillé à 2 lieues dans le N. E. ; il n'avait plus que son mât de misaine. Le soir à 9 heures, le trois-mâts français le *Nouveau Tropicque* qui avait quitté la rade de Pondichéry le 21 octobre pour se rendre à Madras vint en relâche, ayant de moins son mât d'artimon qu'il avait été forcé de couper le 24 à 40 lieues au large pendant le coup de vent qui l'a fait engager plusieurs fois et lui a causé beaucoup d'avaries.

C'est avec douleur que je vous annonce que des cinq navires appareillés le 24, deux seulement sont de retour. Les nombreux débris trouvés à la côte et reconnus par les capitaines de l'*Antoinette* et du *Corsaire* ne sont qu'un indice trop certain de la perte de ces navires. Aucun débris de l'*Apollon* n'a été reconnu ; cependant le retard de ce bâtiment à revenir au mouillage malgré les vents favorables qui auraient dû l'y ramener donne aussi de vives inquiétudes sur son sort.

Pondichéry, qui depuis 1830, avait échappé aux désastres des coups de vent assez fréquents sur la côte de Coromandel dans cette saison de l'année n'a vu s'écouler qu'un intervalle de douze années entre deux événements de même nature. Avant 1830, les habitants avaient à peine conservé le souvenir du coup de vent précédent qui datait déjà de plus de quarante années. Celui qui vient d'avoir lieu a beaucoup différé par sa durée et la marche qu'il a suivie de ceux qui l'ont précédé ; les résultats n'en ont pas été moins déplorables ; l'expérience a fait reconnaître que, sur la côte de Coromandel, les coups de vents sont généralement restreints dans des limites peu distantes l'une de l'autre, que le vent commence toujours à se faire sentir du N. O. variant au Nord et à l'Est, en augmentant de force et qu'il se calme en inclinant vers le sud. Le 24 octobre, le vent a commencé du N. O., a passé à l'ouest, puis au S. O. Le *Nouveau Tropicque* qui se trouvait à

environ quarante lieues dans l'E. N.-E. de Pondichéry a ressenti toute la force de la tourmente ; le 24 octobre de 10 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, le vent soufflant du N. O. et de l'ouest puis passant au Sud et au Sud Est et 25 lieues dans l'ouest de Pondichéry, le coup de vent s'est fait vivement sentir et le même jour à Madras situé à 30 lieues au Nord, on l'éprouvait aussi. Sur quinze navires appareillés le matin de cette rade, cinq ont été perdus en se jetant à la côte au Nord et au Sud de Madras. D'après les renseignements qui me sont parvenus, le coup de vent a marqué son passage dans la direction nord et sud sur une étendue de 60 lieues et à peu près la même de l'ouest à l'est.

Le capitaine de port : signé : HOSTEIN.

Aussitôt le coup de vent cessé, dès qu'il a été possible de se reconnaître, je me suis empressé de faire déblayer les rues toutes encombrées par les arbres brisés ou déracinés et de faire une première appréciation des dégâts qui avaient frappé sur les habitations de la partie de la population la plus malheureuse ; celle qui étant sans aucuns moyens se trouvait sans asile. Des commissions ont agi simultanément à Pondichéry et dans les districts de Villenour et de Bahour ; un secours calculé de manière à réparer seulement les dommages éprouvés par les plus indigents a été distribué et la somme ainsi dépensée s'est élevée à 4.580 frs.

Les étangs du territoire que les pluies avaient déjà remplis ont débordé ; la quantité d'eau a été telle que plusieurs digues et canaux ont été rompus ou obstrués. Les dégâts les plus considérables ont eu lieu au grand étang de Bahour dont les berges ont été coupées en quatre endroits ; le barrage du canal de Villenour a été enlevé sur une longueur de 10 mètres, et dans le canal de Souttoukény les deux premières assises des berges

se sont éboulées sur une longueur de 20 mètres. La dépense pour ces réparations ne sera connue qu'après la saison de l'hivernage. Cependant la réparation urgente à l'étang de Bahour n'a pu être ajournée : elle s'élève à 1400 frs.

En ce qui concerne les édifices publics dans la ville de Pondichéry, la première appréciation des dommages causés s'élève à plus de 6.500 frs.

Les propriétés particulières en ville ont peu souffert ; cependant les deux filatures sont obligées à des dépenses extraordinaires qui atteindront sans doute pour celle de M. Blin 5000 fr. et pour celle de M. Poulain 7500 fr.

Dans les aldées voisines, les jardins de bétel ont été à peu près entièrement détruits. La consommation du bétel étant pour les Indiens un besoin de première nécessité, j'ai encore été obligé de venir au secours des jardiniers dont les ressources ne leur auraient pas permis de faire la dépense extraordinaire nécessitée par le rétablissement de leurs plantations. Leur perte, d'après leur calcul, s'élevait pour le présent et pour l'avenir à plus de 8000 roupies. J'ai réduit à 1800 le secours qui leur a été donné.

Jusqu'à présent, Monsieur le Ministre, je ne vous ai entretenu que des dépenses que j'ai dû faire pour couvrir les pertes les plus apparentes ou qui ont frappé les plus malheureux. Mais les effets du coup de vent du 24 affecteront encore pendant longtemps la fortune des habitants et la richesse des colonies.

En ce qui concerne celle-ci, deux des branches du revenu public, le callou et le bétel, éprouveront très certainement une forte réduction. La perte d'une grande partie des cocotiers ne permettra pas d'exiger le prix de la ferme du callou du fermier actuel, lequel est déjà intervenu auprès de l'administration pour obtenir la

résiliation de son marché. La production de cette boisson sera considérablement réduite au moins pendant trois mois et c'est évaluer à un chiffre très modéré le déficit que de le porter à 12.000 francs.

Ainsi que je l'ai dit pour le bétel, la consommation en deviendra aussi moins considérable pendant quelque temps et le fermier du droit s'en prévaudra avec raison pour demander un dégrèvement que le domaine estime pour quatre mois à la somme de 8000 francs ; de plus une grande partie des arbres fruitiers et autres appartenant au domaine ont été détruits et leur remplacement sera l'objet d'une forte dépense.

En ce qui concerne les particuliers, bien que les grains qui forment la principale culture, n'aient pas eu, grâce à leur degré d'avancement, gravement à souffrir, d'une part, les routes et les canaux ont été tellement obstrués, de l'autre les habitants ont eu leur matériel d'exploitation tellement endommagé, leurs arbres fruitiers et leurs bestiaux détruits dans une proportion si considérable, que très probablement les efforts d'un grand nombre de cultivateurs seront impuissants et que nous serons obligés de leur accorder des dégrèvements dont il n'est pas encore possible d'apprécier le chiffre.

Ces évaluations et ces propositions ne paraissent pas exagérées en présence du travail que j'ai fait faire par l'administration du domaine avant que la trace des ravages de l'ouragan fut perdue. Ce travail très considérable constate par aldée et par chaque habitation les dommages éprouvés. Il existe aux archives du domaine. Voici les principaux résultats qu'il donne.

Pertes éprouvées par le domaine de l'Etat :

Cocotiers, 991 valant.....	16.465,60
Autres arbres fruitiers, 5066 valant..	8.489,70
Arbres non fruitiers, 2251 valant....	5.098,40
	<hr/>
	30.053,70

**Propriétés particulières :**

**Bestiaux**

Moutons, 1427	valant.....	2.568,60	
Bœufs... 162	„ .....	2.721,60	
Vaches... 213	„ .....	2.536	
Buffles... 32	„ .....	768	
Veaux... 45	„ .....	358	
		<hr/>	8.992,20

**Plantations**

Cocotiers, 14.976	valant.....	243.442,40	
Arbres fruitiers, 10.012	valant.....	40.505,90	
Arbres non fruitiers, 2.365	valant...	5.235,60	
Bananiers, 201.537	valant.....	60.861,10	
Récoltes sur pied.....		10.124,88	
Récoltes en magasins .....		19.074,14	
		<hr/>	379.242,02
			<hr/>
		Total fr...	418.287,92
			<hr/>

Ici ne sont pas compris les canaux, les digues des étangs et les habitations particulières dans les aldées dont le domaine évalue la perte à plus de 80.000 frs et que je n'ai pas portés dans la crainte que cette partie du travail n'eût pas été faite avec assez d'exactitude par les agents du Domaine.

En résumé, on peut évaluer qu'indépendamment des sommes que le Trésor a dû dépenser et qu'il devra dépenser encore, indépendamment des déficits que ses recettes présenteront, la fortune publique a éprouvé un dommage qui excédera 500.000 francs, et cependant, Monsieur le Ministre, aucune ressource n'existe pour ce pays, aucune industrie ne lui permet d'entrevoir la possibilité de remédier aux effets de l'ouragan.

Ainsi que vous l'avez vu par le rapport de M. le Capitaine du Port, les résultats du coup de vent n'ont pas été moins funestes à la mer qu'à terre; des cinq

bâtimens présents sur notre rade, deux seulement ont reparu. Autant que nos ressources l'ont permis, je me suis empressé de venir à leur secours et j'ai l'espoir qu'ils pourront, ainsi que le *Nouveau Tropic* de Bordeaux, se réparer ici entièrement. En cela du reste, ils sont jusqu'à ce jour bien mal servis par le temps, car depuis le 24, la pluie n'a pas cessé, le vent par rafales a été souvent violent et la mer presque toujours grosse.

Les trois autres navires sur le sort desquels il n'est presque plus possible de conserver de l'espoir sont *l'Apollon*, 3 mâts-barque anglais ; son capitaine était à terre, son équipage était de 26 personnes ; *l'Antoinette*, 3 mâts-barque anglais ; son capitaine était à bord et le porteur d'expéditions, jeune homme appartenant à une des familles de Pondichéry, était à terre. Ce navire devait faire route le lendemain pour Maurice ; son équipage se compose de 25 hommes. Enfin le *Corsaire*, 3 mâts-barque hollandais ; son capitaine était à terre, mais il y avait à bord, comme sur tous les navires armés par des lascars, un personnel en femmes et enfans qui s'élevait à 31 personnes.

L'action funeste du coup de vent ne s'est pas fait ressentir à Karikal, mais les pluies y ont été très abondantes et y causèrent des dégâts considérables qui viennent encore ajouter à ce que notre position a de fâcheux. M. le Chef de service de l'Établissement me rend compte à la date du 12 que, par suite des pluies continuelles, tous les champs sont pleins d'eau et que les nellys sont submergés. Il ajoute que les aldées de Maganom, de Nédoucadou sont tellement couvertes d'eau, que les nellys paraissent à peine et qu'il est presque certain que ces aldées ne feront aucune récolte cette année. La digue près du pont du Vandjiar a été coupée, les eaux se sont déversées sur la route de Tirnoular dont la fréquentation ne peut plus avoir lieu

pour les charrettes. La route du port a beaucoup souffert, une partie de la pointe a été entraînée par les eaux à la mer.

Les résultats du dommage particulier à Karikal ne peuvent encore être appréciés par moi quant à leur quotité; mais ils ne sont que trop positifs; ce sera une réduction dans le produit de la régie et une augmentation de dépense.

J'ai essayé par l'exposé qui précède de vous mettre à même, Monsieur le Ministre, de vous faire une idée exacte des malheurs causés par l'ouragan du 24 octobre et de ceux plus éloignés dont il sera la cause: non seulement de nouvelles charges incombent au Trésor colonial, non seulement ses revenus sont dès à présent réduits, mais la fortune publique et celle des particuliers sont gravement atteintes et nul doute que plus tard d'autres sacrifices ne soient encore inévitables.

Dans une pareille situation, je n'aurais pas rempli tout mon devoir si je ne réclamaiss auprès du Gouvernement du Roi, toujours si bienveillant et surtout auprès de vous, toujours si juste, un secours dont Votre Excellence saura calculer la quotité en raison des pertes trop réelles qu'éprouve le pays. Votre Excellence sait du reste que la situation de notre caisse de réserve est telle qu'aucune ressource n'est à en espérer puisqu'il résulte des comptes de l'arriéré qu'en réalité et si elle doit solder tous les comptes créditeurs, elle présentera un déficit.....

.....

Signé : DU CAMPER.

L'appel à la Métropole contenu à la fin de cette lettre fut retenu par le Département de la Marine et des Colonies. Un projet de loi fut déposé à la Chambre pour l'ouverture d'un crédit extraordinaire de 130.000 fr. en



vue de venir au secours des Etablissements de l'Inde. La commission des finances de la Chambre réduisit le crédit à 100.000, mais la proposition n'eut pas de succès en séance plénière.

L'administration de l'Inde fut l'objet de vives critiques et l'on résolut d'ouvrir une enquête au sujet de dégrèvements ou d'avances à la culture autorisés dans la colonie et que l'opinion publique trouva en France manifestement exagérés. Un membre du Parlement, M. Etienne, résuma ces critiques à la Chambre.

Le Gouverneur fut invité à se montrer dans la suite très circonspect pour les mesures financières locales.

\* \* \*

**26-27 mars 1853.**

Un ouragan visita Pondichéry, Karikal et toute la côte jusqu'à Ceylan dans la nuit du 26 au 27 mars 1853. Ses effets se firent sentir jusque dans les Nilguiris. Nous n'avons pas le récit des dégâts causés à Karikal, qui cependant durent être assez élevés si l'on juge par le chiffre des secours qui furent ultérieurement accordés. Nous sommes mieux renseignés pour Pondichéry ; le *Moniteur officiel* de la colonie publia à ce sujet le compte rendu suivant :

« Dans la nuit du 26 au 27 mars, le temps qui était beau la veille, s'est chargé de nuages et l'orage grondait au loin dans le nord ; la pluie tombait avec force dans des grains de Nord. Le 27 au matin, le ciel était plus chargé, la mer avait grossi, la pluie continuait dans les grains poussés par le vent du Nord, et, cependant le baromètre avait peu baissé. Vers 10 heures du matin, le mouvement ascensionnel du baromètre faisait croire que le temps allait s'embellir. La mer grossissait toujours, les bâtiments mouillés sur la rade, présentant de

travers à la lame, éprouvaient de violents roulis. A 11 heures et demie, le baromètre qui était à 76° 6, baissa tout à coup à 76° 5 et le temps prit une si mauvaise apparence, que le capitaine de port se décida à faire appareiller les navires. A midi un quart, le signal fut donné et à midi et demi, les navires français l'*Hercule*, la *Sémillante*, l'*Hortensia*, le *Marius*, la *Florine*, et le *Rama* étaient sous voiles faisant route au sud-est avec des vents de nord-nord-est. Deux bricks choulis appareillèrent également. A deux heures, le vent passa au nord-est, grand frais ; il pleuvait dans les grains ; la mer déferlait avec force au mouillage qu'occupaient précédemment les navires. Le soir, vers huit heures, le vent passa à l'est, soufflant avec une grande violence ; dans la nuit il passa au S.-E. toujours très fort dans les grains. Le 28 au matin, la plage dont la berge se trouvait enlevée à plusieurs mètres de profondeur sur toute sa longueur indiquait les dégâts produits par la mer pendant la nuit. Le soir à 4 heures, des indiens employés depuis quelques jours à bord de l'*Hercule* et qui étaient partis avec le navire, vinrent annoncer au Capitaine de port qu'ils arrivaient de Goudelour et que tous les navires partis la veille de Pondichéry avaient fait naufrage entre Goudelour et Porto-Novo, après avoir été démâtés par la tempête. Une lettre de Goudelour, arrivée peu d'instant après, vint confirmer ces déplorables nouvelles. Nous avons appris que le navire français la *Cléanthe* qui venait à Pondichéry était également à la côte près des autres navires.»

Le *Moniteur Officiel* du 15 avril donnait de plus amples renseignements, que nous reproduisons.

« Nous donnons ici les renseignements que nous avons pu recueillir sur la marche et les effets du cyclone qui a occasionné tant de malheurs sur la côte Coromandel,

le 27 mars dernier. Sa direction semble avoir été du S.-E. au N.-O. et son centre a dû passer par Karikal et Negapatam. C'est ce qui semble être démontré par la direction dans laquelle le vent a soufflé sur ces points de la côte et par les rapports des capitaines du *Zaphnath Panneat* et du steamer *Indostan*. Le premier de ces navires a eu du mauvais temps toute la journée du 26, mais c'est le 27 à 4 heures du matin, à 70 milles à l'est de Trinquemalé, qu'il a reçu le plus fort de l'ouragan. Le vent était au N.-O.; le baromètre marquait 29, 60. Il a rencontré un brick démâté de ses mâts de hune et un navire peint en noir avec un liston rouge qui paraissait plein d'eau et abandonné.

Le capitaine de l'*Indostan* a eu du gros temps le 26 par 7° 35 latitude nord et 80° de longitude est. Le vent soufflait par violentes rafales variant du N. au N.-N.-O. A 4 heures du soir il passa à l'ouest. Pour s'éloigner de la côte il mit le cap à l'est et fit neuf nœuds pendant quatre heures de suite. Il stoppa à 8 heures : les vents halèrent un peu le sud : le baromètre monta à 29, 88. A minuit, il mit le cap au nord contre une mer démontée et qui se faisait d'autant plus forte qu'il avançait davantage. A 7 heures du matin, le 27, vent du sud. Fait route à toute vapeur ; baromètre à 29, 88. A midi, par 8° 49' N. et 80° 15' L. E. ; le vent modéré et la mer grosse. A 4 heures du soir, la mer plus belle, baromètre à 22, 87. A 7 heures, nuit très obscure, éclairs dans le N.-O. A minuit assez beau temps ; la houle augmentant, vent de S.-E. modéré. Toute la matinée du 28, temps couvert et vent de S.-E. modéré. A midi 12° 39, L. N. et 78° 34' long. est.

Le capitaine Harris s'est donc trouvé sur la limite extérieure du cyclone et la faible distance à laquelle il se trouvait de terre indique que l'ouragan ne s'est pas considérablement étendu vers l'est. C'est ce qui résulte

aussi du rapport du capitaine du *Printemps* qui, arrivé le 31 à Pondichéry, nous a dit qu'étant par le travers de Ceylan, son baromètre lui avait annoncé, dès le 24, le voisinage d'un cyclone et que confiant dans la théorie de Piddington, il avait réussi à manœuvrer de manière à en éviter le centre dont il s'était pourtant plusieurs fois rapproché, ainsi que le prouvait la direction du vent et les oscillations barométriques.

La plus grande violence de ce coup de vent circulaire paraît s'être exercée au sud d'une ligne tirée de Porto-Novo aux Nilguiris. A terre, au nord de cette ligne, le vent quoique fort n'a rien eu de très remarquable; le mauvais temps ne paraît pas avoir atteint la côte d'Orixa. A la mer jusque par le travers de Palicat, il a venté de l'est en ouragan, particulièrement de 4 heures à 8 heures du soir. Au sud de cette ligne, le cyclone a fait des ravages affreux. On trouvera plus loin les détails de ce terrible coup de vent dans cette partie de l'Inde.

A Pondichéry, dès le 26, le temps avait pris une mauvaise apparence : dans l'après-midi, les vents soufflaient par rafales du N.-N.-O. Le baromètre avait un peu fléchi. La barre quoiqu'un peu forte était praticable. Pendant la nuit la brise hala le nord et les brisants de la côte atteignirent d'énormes dimensions. Le 27, à 11 heures du matin, la capitaine de port fit signal aux navires de se disposer à appareiller. Le vent à partir de ce moment se fit par grains violents et pendant les rafales halait le N.-N.-E. A midi un quart, un coup de canon appuya le signal de mettre à la voile. Tous les navires abattirent successivement sous leur petit foc et mirent le cap au S.  $\frac{1}{4}$  S.-E. Avec une promptitude digne d'un sort meilleur que celui qui les attendait, ils se couvrirent de toutes les voiles que le vent permettait de porter. La mer commençait déjà à

déferler au large de plusieurs des navires. Le *Rama* qui était le plus à terre de tous parut avoir beaucoup de peine à se retirer des brisants ; il fut même, près de Dupuypeth, un instant enveloppé d'une houle si gigantesque qu'on le crut perdu. Bientôt tous les navires disparurent. La mer devint épouvantable. Bien que l'horizon fût très borné, des argamasses un peu élevées on voyait que la barre commençait à briser à plus de trois milles au large ; c'était un spectacle à la fois sublime et plein de terreur que celui de ces monstrueuses volutes d'eau auxquelles la mer enlevait des tourbillons d'écume, se poursuivant comme des chevaux de course et venant se briser à la côte avec un bruit pareil à celui du tonnerre.

Pendant ce ras de marée, la mer a détruit une partie du cours Chabrol. Il serait bien à désirer que l'on pût construire un quai qui le mît à l'abri des coups de mer. Il est plus que probable que, si le centre du cyclone eût passé par Pondichéry, toute cette belle promenade eût été détruite. La mer en créant elle-même les dunes qui la bordent sur cette partie de la côte Coromandel oppose une barrière à ses ravages ; mais quand l'homme détruit ses ouvrages, c'est à lui qu'il appartient de se mettre en garde contre ses envahissements. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la destruction de Mahabalipuram, les empiètements de la mer à Tranquebar et à Pondichéry qui, autrefois, était beaucoup plus éloigné de la mer. Il n'y a pas longtemps encore que le cours Chabrol comptait une autre rangée d'arbres.

A Pondichéry, le vent a passé à l'Est vers 4 heures du soir, le mauvais temps a fini au S.-E. et au sud avec des grains assez violents.

La force générale de la brise n'a jamais atteint ce degré de violence qui constitue une tempête ; sur notre territoire nous n'avons pas eu d'arbres déracinés.

Quelques arbres mal plantés sont tombés, quelques grosses branches ont été cassées.

Le vent avait une qualité particulière. Du dimanche au lundi, sur différents points, des arbres ont eu toutes leurs feuilles desséchées. Les porchers surtout ont été atteints. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que la brise ne semble avoir eu cette qualité particulière que par zones distinctes; car à côté d'arbres à feuilles brûlées, on en trouve d'autres de même espèce qui ont gardé toute leur verdure. Ce phénomène a été observé sur toute la côte.

Le 28, M. le Collecteur Maltby écrivait à l'Amiral Gouverneur que les huit navires qui avaient appareillé de Pondichéry étaient brisés sur la côte au Nord et au Sud de Porto-Novo.

Quoique bien convaincu que nos compatriotes recevraient de nos voisins tous les soins que comportait leur situation, le Gouverneur dirigea M. Ch. de Saint-Hilaire, contrôleur par intérim, et M. le Docteur Collas, chef du service de santé, sur le lieu du sinistre, le premier pour aider aux relations entre les naufragés et les autorités anglaises, le second pour donner des secours aux blessés qui devaient être nombreux et dont quelques uns appartenant aux navires brisés au sud de Porto-Novo, n'avaient pu être portés à l'hôpital de Goudelour où déjà se trouvaient confiés aux soins du docteur Burrel les blessés de la *Sémillante* et du *Rama*.

Nous avons sous les yeux les rapports des seconds des six navires naufragés et nous avons la conviction que tout ce que peut inspirer la science, que tout ce que peuvent faire les forces humaines, a été tenté par nos braves marins, et qu'ils ont tous succombé en combattant.

De Péricoupan, 10 milles sud de Goudelour, jusqu'à

2 milles au sud de Porto-Novo on compte quatorze coques de navires. Les débris de la *Sémillante* couvrent le rivage tout près de l'endroit où le *Rama* a touché. Plus au sud est l'*Hercule* et à un mille de Porto-Novo se trouve le *Marius*. Près du banc du Coleron, il y a 7 navires échoués dont 2 français, la *Florine* et l'*Hortensia*. Les autres navires échoués sont des bâtiments natifs.

A huit heures et demie, le *Marius* touchait après avoir été démâté de ses deux mâts de perroquet et perdu ses voiles. Un coup de mer avait déjà enlevé le nommé Pinot, maître charpentier, de dessus la dunette.

A peu près à la même heure (8 heures 45), l'*Hortensia* donnait son premier coup de talon. Le second fit aussitôt larguer le petit hunier pour faire vent arrière, venir à la côte dans la position la plus favorable pour sauver la vie des hommes, mais cette voile s'est déchirée à mesure qu'on la déferlait. Le navire s'arrêta le cap au S.-O. en se couchant sur tribord; le second donna l'ordre de couper toutes les rides du vent pour faire tomber la mâture et la soulager; cette opération n'ame-na aucun résultat et l'*Hortensia* continua à s'incliner sur tribord. Le malheureux équipage fut contraint de passer la nuit sur le flanc du côté du vent, couvert à chaque instant par des brisants énormes. Enfin, le jour leur permit de voir la terre à petite distance. Le vent était alors passé au sud-est, et la mer un peu calmée. Le second réussit à mettre à flot le petit canot du navire et dans trois voyages tous les hommes et les objets précieux étaient déposés à terre. Ce canot fut employé ensuite à faire le sauvetage d'une partie de l'équipage de la *Florine* qui avait fait côte à une petite distance de l'*Hortensia*. Les objets précieux furent embarqués dans la yole qui, montée par trois hommes, parvint à ancrer dans la rivière de Porto-Novo; mais

le courant de cette rivière était si fort que le clapotis remplit cette embarcation et la fit chavirer. Le nommé Panthoen et tous les objets précieux que portait cette embarcation furent perdus à l'exception d'une petite malle appartenant au capitaine, et dans laquelle se trouvaient des valeurs en or et en papier pour une somme considérable.

Comme nous l'avons déjà dit, *la Florine* a fait côte sur le banc du Coleron à côté de *l'Hortensia*. Dès 6 heures, ce navire avait engagé par suite d'un violent coup de mer. Le mât d'artimon et le grand mât avaient été successivement mais inutilement abattus. L'équipage descendit alors dans la cale pour jeter du lest au vent; à huit heures *la Florine* commençait à se redresser, lorsque l'on ressentit les premières secousses de l'échouage. L'équipage travailla le reste de la nuit à faire un radeau sur lequel, au jour, une partie des hommes réussit à se sauver, tandis que l'autre fut recueillie par le brave équipage de *l'Hortensia*.

*L'Hercule* qui a avait fait la même manœuvre que les autres navires, reçut à quatre heures un coup de mer qui, le prenant par babord devant, balaya son pont de bout en bout, lui enleva ses pavois de tribord et son habitacle. Il donna alors une telle bande qu'il fallut couper le mât d'artimon pour le faire arriver; une grande partie du lest tomba sous le vent; des bonbonnes d'acide sulfurique qui se trouvaient enterrées dans du sable à fond de cale, se brisèrent. L'acide en se répandant fit de cruelles brûlures à des ouvriers indiens que le mauvais temps avait surpris à bord et qui se tenaient dans la cale. A cinq heures et demie le navire était échoué. Il n'a perdu personne.

*Le Rama*, à quatre heures, était à 18 milles dans le sud de Pondichéry et à quatre milles et demi de la côte: à 4 heures 20 minutes, un coup de mer le fit



engager, cassa le bâton de foc au ras du chouque, lui enleva trois hommes, la cuisine, le rouffle, défonça la dunette, écrasa un malheureux mousse et blessa plus ou moins huit hommes. Il fallut couper la mâture pour faire redresser le navire. Privé de ses mâts, *le Rama* ne put plus aller qu'en dérive. On fit alors des préparatifs pour mouiller. A 2 heures et demie, on laissa tomber l'ancre par 15 brasses, mais les débris de la drôme vinrent engager la chaîne et l'on ne put en filer que 30 brasses : à dix heures le navire talonna. Les brisants couvraient le navire ; une partie de l'équipage se mit à l'abri dans la dunette à babord. Trois blessés furent enlevés par la mer, cinq hommes se réfugièrent sur la préseinte à babord derrière. Mais la mer ayant enfin poussé l'arrière du navire tout à fait à terre, on établit un va et vient pour sauver ce qui restait de l'équipage. 25.000 francs qui se trouvaient à bord de ce beau navire ont été perdus.

Bien que, comme nous l'avons dit, tous les officiers et les matelots de nos navires aient fait leur devoir, qu'ils se soient montrés marins consommés et hommes de cœur, nul plus que le second capitaine de la *Sémillante* et son équipage n'a fait preuve de plus d'habileté et de sang-froid. C'est à ces deux qualités manifestées en masse comme par un seul homme que onze des treize personnes qui se trouvaient à bord doivent la conservation de leur existence.

Peu de temps après que le signal d'appareiller fut fait, la *Sémillante* abattit sous un petit foc et fit route au S.-E.  $\frac{1}{4}$  est, les basses voiles amurées. Le grand hunier au bas ris fut bientôt établi. Voulant faire le plus de voile possible pour s'élever de la côte, le second donna ordre de larguer le petit hunier, mais pendant qu'on lui obéissait, cette voile fut déchirée. Elle fut aussitôt carguée. A 2 heures 30, le grand hunier fut

enlevé ; à 3 heures le petit foc subissait le même sort. On envergua alors un grand hunier ; à 4 heures les coups de mer fatiguant le navire, on cargua et serra la grande voile ; à 4 heures 20, un énorme coup de mer prit le navire par l'avant, enleva le beaupré, défonça la misaine, brisa la mèche du gouvernail : l'homme de barre eut le bras cassé. A 4 heures 30, les vents soufflèrent de l'est en tourmente. La *Sémillante* fut mise en cap à l'aide d'un petit foc établi dans les haubans d'artimon. Il fut impossible d'établir la grande voile. Le mât de misaine démunie de ses étais par la rupture du beaupré tomba sur tribord ; le navire faisant beaucoup d'eau, il fallait pomper constamment. A 7 heures on sondait par seize brasses. Le navire désarmé, s'affalant de plus en plus sur la terre, on dut songer à mouiller. On mailla le restant de la chaîne de tribord à celle de babord et l'on se disposa à laisser tomber l'ancre. Les coups de mer se succédaient d'une manière épouvantable. Par dix brasses, à 8 heures, on donna l'ordre de couper le grand mât et de mouiller. Dans sa chute le grand mât entraîna le mât d'artimon ; tous deux tombèrent du côté de tribord ; les coups de mer empêchèrent d'en débarrasser le navire. Peu d'instants après que l'ancre eût touché le fond, le gouvernail fut démonté. On fila cent cinquante brasses de chaîne, le navire ne pouvait pas tenir debout à la lame ; le plomb de sonde indiquait qu'il chainait très lentement. Vers trois heures du matin, la brise mollit un peu et l'on aperçut la terre. A 3 heures 40' on sonda par 17 pieds d'eau. Il n'y avait plus qu'à songer au salut commun. Il ne restait qu'une embarcation à bord et elle était au vent. Malgré les difficultés que présentait sa mise à l'eau, elle fut tentée. Le maître de l'équipage entra dans ce canot et au moment où une lame énorme la soulageait sur ses

pistolets, il la décrocha de ses palans et l'amena sous le vent. Ce fut cet acte d'adresse et de courage dont tous les marins sauront apprécier les difficultés, qui sauva l'équipage. Malgré la violence de la mer, M. Aubin, qui déjà avait une côte de brisée, pensa qu'il ne devait abandonner le navire qu'il avait quitté le dernier, que lorsque celui-ci aurait touché ; il resta donc sur ses avirons, en attendant ce moment suprême. A 4 heures, il donna un coup de talon et sombra immédiatement. Pendant une heure et demie, le canot, sans gouvernail, manœuvré à la voix, resta debout à la lame. Les hommes obéissaient en silence et avec une précision remarquable à la voix de leur chef. Enfin au petit jour, craignant qu'un grain du S.-E. ; qui s'annonçait comme devant souffler avec violence, ne rendît la mer plus grosse encore, M. Aubin se décida à faire côte. Le canot reçut noblement les premières lames de la barre. Mais plus près de la terre il chavira et deux hommes se noyèrent, les nommés Touzet, cuisinier, et le matelot Emmanuel, portugais.

Tous nos hommes ont été admirablement traités par les autorités de Goudelour et de Porto-Novo. Tentes, vivres, provisions, secours aux blessés, rien n'a manqué.

Ces six naufrages ont coûté la vie à onze hommes, sept du *Rama*, deux de la *Sémillante*, un du *Marius*, un de l'*Hortensia*. Les blessures quoique nombreuses à l'exception de trois fractures qui heureusement sont simples, n'offrent aucune gravité.

A Madras où a régné le même temps qu'à Pondichéry, *Soram pore* de 875 tonneaux, *Aboukir* de 816, *Lutchmi* de 432 ont fait côte ainsi que cinq bricks choulias et dix donys. Six donys ont coulé. Un brick portugais *Nostra Senhora del Monte* a chaviré. La perte en européens a été de 27 officiers et matelots. *Diana*, *Sir Robert Seppings*, *Mary Harrison*, brick *Cambria*, *Serenus*

ont étalé le coup de vent, à l'ancre, ainsi que dix navires et donys choulias.

Les détails qui nous arrivent de Karikal, Tranquebar, Négapatam, Tanjore, Combaconam, Trichinopoly, Vellor, Chittour, Ootacamund, nous montrent les arbres les plus résistants renversés, les rivières débordées comme elles ne l'avaient pas été depuis 25 ans, les bestiaux noyés, les maisons détruites, les ponts, les chaussées emportés.

A Négapatam, l'ouragan a été de la dernière violence. Dimanche matin il y avait ras de marée, mais peu ou pas de vent et rien ne permettait de présager la venue du mauvais temps. A neuf heures le vent s'éleva et souffla du N.-N.-O. avec une violence qui augmentait d'instant en instant. Au grand étonnement de tout le monde, il tomba tout d'un coup entre quatre et cinq heures et il fit calme plat. A cinq heures et demie, le vent sauta subitement au S.-S.-E. La mer devint affreuse et les brisants de la barre atteignirent des dimensions épouvantables. Un beau brick, le *Jupiter*, parfaitement bien amarré et qui résistait à la violence du vent, incapable de supporter les efforts de cette mer tumultueuse, coula sur ses ancrs. Un peu plus au sud, un autre brick fut jeté à la côte et mis en pièces.

A Colombo, le 24, on a éprouvé un violent coup de vent de la partie du N.-O., qui a cessé en passant par l'Ouest. Un bâtiment natif qui portait des passagers natifs de Colombo à Tuticorin a chaviré pendant cette tempête. Cet accident a coûté la vie à 69 personnes.

A Galle on a eu le même temps qu'à Colombo. Un des steamers de la Compagnie péninsulaire a chassé sur ses ancrs et a été forcé de mettre sous vapeur.

A Calicut, sur la côte malabare, il a régné un coup de vent qui a commencé au N.-O. dans la nuit du 26 et qui a duré, soufflant toujours de cette partie jusque

dans la nuit du 27 au 28. Un navire arabe, un patmar et un nombre considérable de navires du pays ont fait naufrage.

A Cannanore, il a venté considérablement.

A Bombay, aussi, il y a au le 29 un coup de vent des plus violents.»

Des commissions furent immédiatement constituées pour l'évaluation des pertes. Il est résulté de leur travail que le chiffre total des pertes en maisons, bestiaux et plantations éprouvées par les habitants s'élevait à 98.870 frs, dont 19.870 à Pondichéry et 82.000 à Karikal. De plus, des dégâts furent constatés aux bâtiments ou travaux d'art ci-après :

*Pondichéry* : digues et déversoirs du canal alimentaire et écluse de retenue de l'étang d'Archivack ; écluse de retenue placée dans le canal de Kijéour en amont de l'étang de Mélasatamangalon.

*Karikal* : affaissement de la chaussée du port dans la rivière Arselar ; avarie d'un partie des grains perçus à titre d'impôt et non vendus à cette date ; plus de 4.000 arbres abattus.

Le produit de la vente de ces bois vint atténuer les pertes d'une somme de 3.800 frs.

Par suite de nombreuses demandes de secours adressées à l'administration, celle-ci saisit le Conseil d'administration qui dans ses séances des 7 mai et 15 octobre vota le paiement : 1° d'une somme de 2.201 francs 70 centimes aux sous-cultivateurs, pannéals et coolys du territoire de Karikal, dont les maisons et paillettes avaient été détruites par le coup de vent ; 2° d'une somme de 1440 frs pour Pondichéry et 3206 francs pour Karikal aux cultivateurs les plus dénués de ressources pour les indemniser de la perte de leurs bestiaux.

Ces sommes réunies formaient le sixième environ de la valeur des pertes en paillottes, bestiaux et plantations, et le quinzième des pertes totales. La dépréciation assez forte d'une partie des grains vendus par la régie des terres à Karikal n'a pas permis d'élever au delà de cette proportion le chiffre des secours accordés.

Toutes ces dépenses furent imputées sur la 1<sup>re</sup> annuité mise à la disposition de la Colonie pour travaux d'utilité publique.

### 20 novembre - 9 décembre 1856.

Dans la tempête qui sévit à cette date sur Pondichéry, le baromètre descendit d'abord à 759 par un vent N.-O. puis à 756 à 6 heures du matin. Le vent tourna alors au Nord, ensuite au Nord-Est. La dépression barométrique continua ; à 3 heures de l'après-midi, elle passa à 751. Le calme ne commença qu'une heure plus tard, par un vent S.-E.

Le navire français *Moïse*, alors sur rade, eut tout son doublage enlevé ; deux bateaux anglais, le *Céleste* et le *Charles Dumergue*, furent jetés à la côte ; l'équipage de l'un d'eux avait pu, dès la veille, être recueilli en entier à bord du navire français *le Souvenir*. Tous les hommes du second bateau furent sauvés à terre au moment de l'échouage.

Le *Moniteur Officiel* du 12 décembre rend ainsi compte de cet événement.

« Le mauvais temps qui s'est fait sentir le 20 novembre dernier sur la Côte Coromandel, par suite du coup de vent qui se passait au large, avait occasionné de graves avaries à quelques bâtiments partis de Madras, notamment aux navires anglais *Céleste* et *Charles Dumergue*.

Venus en relâche sur notre rade, après avoir été dans la nécessité de couper leur bas mâts, leurs équipages avaient lieu d'espérer avec nous que c'était la fin de l'hivernage et qu'il n'y avait plus à craindre aucun sinistre.

Le temps affreux de cette semaine est venu prouver qu'une telle prévision n'était point fondée.

Le 7 courant, la mer qui était houleuse, depuis quelques jours, était devenue assez grosse pour rendre la barre infranchissable. Le vent s'était fixé du N. au N. N.-O. et une pluie abondante tombait dans les grains sans que le vent devînt très fort.

Le 8, le baromètre commençait à descendre mais ne semblait pas donner d'inquiétude. La mer était très grosse et les bâtiments, qui recevaient la lame de l'Est par le travers, éprouvaient de violents roulis. A deux heures après-midi, le temps devenant plus menaçant, signal fut fait aux navires de se tenir prêts à appareiller. Un peu plus tard, les deux navires anglais sans mâture ne pouvant mettre sous voiles, on signala aux autres bâtiments de recueillir leurs équipages. A peine le signal fut-il aperçu en rade, que l'on vit les embarcations des navires français *le Souvenir* et la *Sidonie* être mises à l'eau. Ces embarcations, sans doute montées par des hommes d'un courage à l'épreuve et aux sentiments généreux, parvinrent au milieu d'un danger imminent, par une mer horrible, à aborder le *Charles-Dumergue*, mouillé au N. de la rade. Tout l'équipage a été transbordé à bord du *Souvenir*; l'embarcation de la *Sidonie* était trop faible pour tenter un sauvetage.

A 4 heures et demie, un signal appuyé d'un coup de canon donnait l'ordre aux navires d'appareiller. La force du vent de N.-N.-O. augmenta pendant toute la nuit; la pluie était incessante.

Le lendemain au jour, notre rade, si bien garnie par

les neuf beaux navires qui y étaient encore mouillés la veille, n'offrait plus qu'un spectacle émouvant, celui de ces deux navires anglais retenus sur leurs ancres comme deux bouées flottantes, et couverts à chaque instant, dans toute leur longueur, par des lames énormes. Le *Céleste* avait à bord tout son équipage composé de 26 personnes, que l'on n'avait pas eu le temps de recueillir.

Le 10, vers une heure de l'après-midi, le second du *Céleste*, voyant que le navire ne pouvait plus supporter les coups de mer qui menaçaient de tout balayer sur le pont, fit larguer la chaîne et hisser le petit foc pour venir à la côte, le vent soufflant alors avec violence de l'E.-N.-E. Le petit foc ayant été immédiatement défoncé, le navire est venu, poussé par le vent et la lame, s'échouer près de la rivière d'Ariancoupom, à deux milles au S. de la ville. Il a pu franchir la barre, et s'échouer assez haut sur le sable pour faciliter le débarquement de tout l'équipage. Le *Charles-Dumergue*, à son tour, a rompu ses chaînes et a été s'échouer, également poussé par la lame, à une faible distance du *Céleste*.

Aussitôt que l'échouage a été aperçu du bureau du port, M. l'Ordonnateur averti a donné des ordres pour que de prompts secours fussent portés et qu'il fût procédé de suite au sauvetage qui est dirigé par un officier de l'administration de la marine arrivé, dans le courant de la soirée, sur les lieux du sinistre, où déjà s'était rendu Monsieur le Maire, directeur de la police, qui s'y était porté spontanément avec quelques-uns de ses agents et un détachement de cipahis mis à sa disposition par M. le Commandant des troupes.

Du 8 au 9 courant, la violence de la mer était telle que les lames venaient se briser avec fureur contre le mur du quai qui borde notre promenade du cours Chabrol. Les efforts de l'élément ont été vains, et rien n'a pu ébranler la solidité de cette belle construction dont l'uti-



lité a été si bien prévue par l'administration de l'Amiral Verninac. Les travaux du quai, et les jetées que M. l'Ingénieur colonial a fait établir en avant du bureau du port et de la batterie des saluts garantissent à jamais la ville et ces constructions avancées, des désastres dont elles étaient menacées jadis, à chaque coup de vent.

Quoique le coup de vent du 9 courant n'ait pas acquis, au dire des personnes dont la mémoire nous a paru fidèle, toute la violence de celui de 1842, il n'en a pas moins occasionné de forts dégâts dans les deux villes. Dans la ville blanche, de beaux arbres renversés, des pavillons enlevés. Dans la ville noire, la perte a été beaucoup plus sensible, on y compte par centaines le nombre des paillettes démolies dont les toits ont été soulevés et dispersés par le vent. Ce qu'il y a de triste à dire, c'est que la plupart de leurs malheureux habitants sont sans abri, et ne possèdent même pas de quoi relever leurs chaumières détruites.

La circulation, un moment interrompue par la grande quantité d'arbres renversés sur les promenades de la ville blanche et de la ville noire ainsi que sur toutes les routes du territoire, a été promptement rétablie par les soins des agents du service des plantations. On évalue à plus de deux-cents le nombre de porchers abattus. Les filaos ont moins souffert, trois ou quatre seulement sont tombés le long du cours Chabrol.

Hier, vers une heure de l'après-midi, le *Rubens* a repris son mouillage ; il a éprouvé quelques avaries peu considérables, sa grande vergue est cassée. Le *Souvenir* est arrivé aussi en rade ; il a son bout-dehors de grand foc cassé.

Le *Leverrier*, capitaine Moreau, venant de Karikal, a mouillé sur rade hier vers cinq heures et demie du soir. Dans sa traversée, il a pu recueillir à son bord dix matelots arabes qu'il a rencontrés en pleine mer. Ces

malheureux étaient au nombre de douze lorsque le radeau qui les portait a abandonné le navire, presque sans vivres. Leurs provisions étaient épuisées et déjà deux de leurs camarades étaient morts de faim et de soif. On n'a pas encore pu obtenir de renseignements précis sur le sort du bâtiment arabe dont nous ignorons le nom. Tout ce que nous avons pu savoir c'est que lors du naufrage, son équipage, qui était fort nombreux, 56 hommes, chercha son salut, soit dans les embarcations, soit sur des radeaux établis à la hâte.

A dix heures du soir, deux des autres navires déradés rentraient en rade.»

\* \* \*

« D'après une correspondance de Madras, le 8 décembre à 5 heures du soir, le signal d'appareillage a été fait aux bâtiments de la rade, qui ont eu beaucoup de peine à s'élever de la côte par des vents d'E.-N.-E. et N.-E. Le navire anglais *la Thétis*, de 1.000 tonneaux, très lourdement chargé en pièces de fer, donnait des inquiétudes au moment de son appareillage. Le 9 il ventait par bourrasques et la pluie tombait avec force.»

\* \* \*

« Le mauvais temps s'est également fait sentir à Karikal. On nous écrit de cette ville, que le 8, au départ du courrier, le baromètre descendait d'une manière sensible. Les habitants effrayés comme à l'approche d'un coup de vent, barricadaient leurs portes et fenêtres.»

1858.

Les tempêtes ne sont pas les seuls fléaux qui aient affligé la région de Pondichéry ou les territoires anglais environnants. Les inondations ont également contribué à les éprouver de temps en temps. C'est ainsi que l'inondation de 1858, par suite du débordement du Coléron est une de celles dont on se souviendra encore dans

le district de Goudelour. Le delta fut entièrement submergé et les habitants durent s'éloigner en toute hâte dans des régions de l'intérieur restées indemnes.

### 19 octobre 1863.

Le fort ouragan du 19 octobre 1863 commença avec des vents N.-N.-E. ; le baromètre était à 758 à 7 heures du matin ; il baissa lentement et sans interruption, jusqu'à 2 heures 25 minutes, où il arriva à 750. Il resta stationnaire jusqu'à 4 heures 30 minutes, puis remonta à 750, hauteur qui se maintint toute la nuit. A 6 heures du soir, les vents passèrent à l'E.-N.-E. Après avoir soufflé avec violence toute la journée, la brise put mollir seulement à 8 heures du soir.

4 navires sur rade, dont trois français, vinrent à la côte dans la journée.

Malgré la violence du vent, il ne semble pas que la côte ait souffert elle-même. Ni le récit publié au *Moniteur Officiel*, ni les comptes-rendus adressés à l'Administration centrale ne font mention d'un dégât quelconque à terre.

Le *Moniteur Officiel* contient les détails suivants :

La côte de Coromandel a été éprouvée, lundi dernier, par un coup de vent que l'on ne prévoyait pas la veille à Pondichéry et qui paraît avoir causé un grand nombre de sinistres.

Cinq dhonys du pays, un trois-mâts anglais et un brick armé à Maurice se sont perdus à Pondichéry. M. le Gouverneur, qui s'était rendu au port au moment du danger, avait fait tirer le coup de canon d'appareillage ; les navires français le *Béranger* et le *Suger*, habilement manœuvrés par leurs seconds capitaines qui commandaient à bord en ce moment, réussirent à s'élever au

large, malgré la fureur du vent de N.-É. qui arrachait leurs voiles, et la force des lames qui balayaient leurs ponts. Ces navires sont rentrés le 21, n'ayant souffert que de minimas avaries.

Il n'en a point été ainsi, malheureusement, du navire anglais *Briton* qui, sans lest, haut sur l'eau, et n'ayant à bord que des barriques non arrimées, se trouva dans l'impossibilité d'obéir au signal d'appareillage. A quatre heures, pourtant, ne pouvant plus tenir sur ses ancres, il essaya de gagner le large et fut aussitôt précipité à la côte.

Quant au brick *Radama II*, qui, par le fait de son second capitaine, n'avait pas non plus obéi à l'ordre d'appareillage, il fut jeté à la côte, brisé et coulé, à neuf heures du soir, le vent soufflant alors de l'Est.

Des cinq dhonys, quatre ont fait côte, sur lesquels deux seuls sont brisés. L'autre a coulé en rade, sur ses ancres.

En présence de pareils sinistres, on n'a eu à regretter que la mort de deux hommes du dhony qui a sombré, et celle du second capitaine du *Radama II*.

Le capitaine du *Suger* qui, comme ses collègues, avait été surpris à terre par le mauvais temps, s'est fait remarquer dans le sauvetage de l'équipage du *Briton*. Quatre soldats d'infanterie de la marine, un médecin de la Compagnie générale transatlantique, et plusieurs indiens se sont courageusement associés à lui dans l'accomplissement de cette noble tâche.

A Karikal, les sinistres se composent d'un brick et de trois dhonys jetés à la côte dans le sud, et d'un autre dhony échoué dans le nord. Du premier dhony perdu dans le sud, on n'a trouvé que des barriques d'huile et des caisses d'indigo flottant dans la plaine que les inondations recouvraient; nul vestige de ce navire dont l'équipage a probablement péri. Les marchandises jetées

à la côte ayant été pillées, le Chef du service a fait arrêter douze des coupables et a pris des mesures énergiques pour réprimer, sur une plus large échelle, un délit aussi dégradant qui n'est plus de notre époque chez les nations civilisées.

D'un autre côté on écrit de Karikal, à la date du 19, qu'un dhony qui venait d'arriver à la côte, avait mis à la voile, la veille, par un temps superbe. Rien ne pouvait donc faire présager la tempête de lundi dernier. Elle paraît avoir sévi plus fortement à Madras qu'à Pondichéry. Le *Panjaub* et sept dhonys y sont venus à la côte. Un dhony y a sombré en rade. Le *Mencrus*, un des navires qui ont déradé le 19, a échoué près de Sadras.

Le 20, le temps a repris une mauvaise apparence, et huit sur onze des navires qui avaient appareillé la veille et qui étaient de retour, ont de nouveau gagné le large.

L'*Edmond-Wulfranc*, qui a mouillé hier au soir à Pondichéry, a rencontré dans la journée du 21, par le travers de Karikal, un dhony désarmé sur lequel il ne restait plus que trois hommes. M. le Capitaine Chenion a recueilli les trois hommes à son bord et cherché à remorquer le dhony; mais une avarie faite à son navire l'a obligé de l'abandonner.

*Extrait du rapport du second capitaine du trois-mâts français le Suger, du port du Havre.*

Rade de Pondichéry, 21 octobre 1863.

.....

Passé quatre heures pour notre appareillage, le 19. Perdu 2 petits focs. Le soir, à sept heures, perdu nos deux huniers au bas ris. Etabli mes basses voiles qui ont été enlevées à leur tour. Dans la crainte d'aller à la côte, j'ai fait sonder. Nous étions par 20 brasses: une

demi-heure après, le temps de parer l'ancre au mouillage, mouillé par 11 brasses avec 120 brasses de chaîne. Le vent alors passait au sud.

Personne de blessé à bord. Nos hommes se sont parfaitement conduits.

Le baromètre a monté.

.....

*Extrait du rapport du second capitaine du trois-mâts français Le Béranger, du port de Fécamp.*

Rade de Pondichéry, le 21 octobre 1863.

.....

Après l'appareillage, la nuit du 19, en vue du feu de Pondichéry, assailli par une tempête du S.-E. à faible distance de terre. Au moment de changer d'amures, obligé, pour faire arriver le navire, de larguer la misaine. Le navire qui avait le cap à terre, n'arriva que lentement et, peu après, la misaine fut presque totalement enlevée. Il était alors deux heures du matin.

La tempête mollissant à mesure que le vent passait au sud, le lendemain, vers midi, m'étant rapproché de la rade, j'obéis aux signaux qui me prescrivaient de louver au large. Revenu, le 21, reprendre mon mouillage.

.....

**19 octobre et 28 novembre 1864.**

L'Inde fut frappée cette année d'incessantes calamités : après les sécheresses ruineuses pour les récoltes, des cyclones, des coups de vent, des crues d'eau ravagèrent la Côte de Coromandel.

Le *Gazetteer du Sud Arcot* contient le récit suivant :

« Du 17 au 19 octobre 1864, deux pouces d'eau tombèrent à Goudelour et l'on ne voyait plus la terre. Le Gadi-

lam, dans ces conditions, roula ses flots d'une façon désastreuse. Il emporta huit des arches du pont reliant Manjicoupom à Tirupapaliyur (une construction de 20. portées en briques ayant chacune 30 pieds, bâtie entre 1843 et 1847, dont les fonds avaient été fournis par les pagodes ou par le travail des prisonniers) et endommagea deux arches de plus.

La place à Manjicoupom avait ce jour-là de 3 à 4 pieds d'eau. Les malades furent enlevés en toute hâte de l'hôpital à la vérandah de la cour des raquettes ; deux femmes furent noyées tout près de la grille de la maison du Collecteur et l'eau atteignit le dessous de la porte du bâtiment ; à Pudupalaiyam, presque toutes les paillottes furent détruites et pas une maison qui n'ait eu des dégâts. Un très grand nombre d'habitants se trouvaient sans abri et une somme de 3700 roupies a été dépensée pour leur venir en aide. Dans l'intérieur des terres du district, les dégâts furent limités dans les talouks de Goudelour, de Villapuram et de Tirukkoyilour et ils furent considérables.

Les routes furent partout emportées, trois barrages sur le Gadilam furent sérieusement endommagés. Les étangs Pérumal, Vallyah et 60 étangs plus petits cédèrent et le montant des dépenses pour les réparations nécessaires fut estimé à 100.000 roupies.»

A Pondichéry, plusieurs jours de pluies diluviennes au mois d'octobre à partir du 19, furent accompagnées de bourrasques et débordements de rivières ; elles eurent pour résultat d'atteindre fortement nos ouvrages de répartition des eaux dont les dégâts furent évalués à plus de 11.000 frs. Les bananeraies et les champs de bétel furent détruits, beaucoup de paillotes endommagées.

Karikal eut aussi son inondation qui rompit un pont,

dévasta une route et divers ouvrages d'art. D'autres dégâts de même genre, occasionnés au mois de juillet 1864 dans cette dépendance, avaient nécessité un prélèvement de 22.000 frs à la caisse de réserve.

Les nouveaux désastres amenèrent le fonctionnement de commissions de secours dont les travaux furent clos au mois de février 1866 avec un bilan de 30.510 frs. distribués en secours et de 30.000 frs affectés aux réparations des édifices publics. Les contribuables fonciers bénéficièrent d'un dégrèvement de 37.000 frs.

Le 28 novembre de la même année, reprise de la bourrasque, plus violente que précédemment. Le vent devenu très fort dans la nuit, souffla en tempête du N.-O. et de l'O. accompagné d'une pluie torrentielle; le baromètre tombait à 750. Soixante-neuf arbres dont plusieurs avaient 2 mètres de circonférence, furent déracinés sur les places publiques à Pondichéry.

Ce qui restait des bananiers et des champs de bétel subit des dégradations irréparables.

Le *Moniteur Officiel* enregistra comme suit le premier événement, celui du 19 octobre :—

« Depuis mardi dernier, au soir, le temps était très mauvais sur rade. Dans la nuit, la mer a grossi considérablement et le vent a soufflé avec une vigueur extraordinaire. Mercredi, à sept heures du matin, un coup de canon, tiré de la batterie, a donné le signal d'appareiller aux navires sur rade. Le vent ayant tourné un peu à l'Est, ils n'ont pu exécuter leur appareillage et l'ordre leur a été donné alors de mouiller une dernière ancre et de dépasser leurs mâts de perroquet. L'état de la mer est devenu meilleur dans le courant de la journée; de fortes raffales de pluie ont presque continuellement tombé.



La violence du vent a sensiblement diminué, et les navires ont tenu bon.

Deux dhonys, cependant, ayant rompu leurs amarres, se sont jetés à la côte ; mais les équipages ont été sauvés. L'administration de la marine s'occupe activement du sauvetage de ces bateaux dont le chargement sera, ainsi, préservé de plus grandes pertes.

La pluie a continué de tomber pendant une plus grande partie de la nuit du mercredi au jeudi ; mais la force du vent a totalement disparu. La mer est belle. Le temps est encore chargé ; forte brise ouest-nord-ouest.

Même temps à Madras. Un navire français, le *Pitre-Anna* s'est jeté à la côte, dans la matinée du mercredi ; l'équipage a été sauvé.»

### 25-26 et 27 novembre 1865.

Un cyclone parcourut la côte depuis la partie Nord des districts environnant Madras jusqu'à l'île de Ceylan. Il fut par son étendue, la durée et la lenteur de son mouvement de translation un des plus violents au milieu ou sur le côté desquels Pondichéry se soit trouvé.

La ligne télégraphique fut détruite le long de la côte.

Le *Moniteur Officiel* donne les détails suivants :

« A propos du mauvais temps qui a régné du vendredi 24 au dimanche 26 novembre, nous reproduisons le rapport de M. le Capitaine de port de Pondichéry dont les observations sérieuses fixeront nos lecteurs sur l'état de la mer pendant ces trois jours de vent et de pluie :

Une brise faible de N.-E., la mer belle et une température très élevée ont régné pendant les vingt-trois premiers jours de novembre, contrairement à ce qui a toujours été observé à Pondichéry pendant de longues

années. Ce temps exceptionnel faisait présager une réaction qui s'est manifestée à partir du 24. La mer, devenue très houleuse, de l'E., la lame venait se briser avec violence sur la barre, le vent assez modéré s'était fixé au N.

Le 25, même vent, la lame plus forte, la mer en grossissant graduellement s'est déclarée en raz de marée. Les bâtiments mouillés sur rade, à une grande distance de terre, indiquaient par leurs mouvements de roulis, que la houle les attaquait par le travers. Le baromètre éprouvait un peu de dépression le soir, et remontait le 26 au matin, quoique le ciel fût très chargé, le vent était constant du N. au N.-N.-O., très modéré, accompagné d'un peu de pluie. Avant midi, le temps a pris une apparence menaçante, le baromètre tendait à baisser, le Capitaine de port a donné aux sept navires mouillés sur rade, l'ordre de mettre sous voiles. Le temps devenait plus mauvais vers le soir, il pleuvait par torrents, le vent soufflait par fortes rafales du N.-O. Dans la nuit, le grand vent de N.-O. passa au S.-O., par violentes rafales après minuit. Le 27 au matin, le temps ayant repris une plus belle apparence, le vent avait perdu de sa force, et passant au S.-E., annonçait la fin d'un cyclone dont le centre se trouvait à quelque distance de Pondichéry.

\* \* \*

Hier, 30, le *Saint-Philibert* est revenu mouiller en rade de Pondichéry, entre sept et huit heures du matin. Nous reproduisons le rapport verbal du capitaine fait le même jour, à la direction du port :

« Le 26, à 3 heures, le navire qui avait fait route en partant de la rade au N.-E. a été forcé de mettre le cap au S.-E., fuyant devant le temps, par une mer affreuse et un vent violent qui a soufflé du N.-N.-O. jusqu'à 10 heures du soir. De 10 heures à minuit il ventait du N.-O. en ouragan. A minuit les deux mâts de perroquet sont enlevés, ainsi que la misaine et le petit foc. A deux heures la tempête était dans toute sa force, et la mer

affreuse. Un coup de mer emporte le bout dehors de grand foc dont la rupture fait casser le petit mât de hune, et craque le mât de misaine. L'embarcation de babord est enlevée. Le gréement des mâts cassés a disparu. A 3 heures du matin le vent mollit, la mer toujours démontée. Le 27 au matin, le temps s'embellit; rencontré le *Paul-Adrien* paraissant avoir ses basses vergues cassées. En vue quatre navires paraissant entièrement démâtés et un navire anglais de *Glascow* ayant des avaries. Rencontré et parlé à un grand bateau à vapeur sorti de Madras, dont la machine ne fonctionnait plus. »

Sur l'initiative de la Chambre de Commerce, des instructions furent rédigées au sujet des mesures à prendre par les navigateurs en temps de cyclone dans le Golfe du Bengale. Ces instructions techniques, imprimées et publiées par la Chambre de Commerce en 1866, contiennent la carte cyclonique des parages de Pondichéry et indiquent les positions qu'un navire mouillé sur la rade de Pondichéry peut occuper par rapport au cyclone. Elles attribuent aux secousses atmosphériques ressenties dans la capitale de notre colonie, un rayon de 150 à 200 milles, de sorte que quand un ouragan passe sur cette ville, il n'est pas encore bien loin de son point de départ; il n'a parcouru qu'une très petite distance en latitude et en longitude.

Les navigateurs pourraient utilement continuer la vérification d'une pareille assertion.

6-16 novembre 1871.

Les désastres qui eurent lieu cette année atteignirent tout le district de Goudelour, nos établissements de Pondichéry et de Karikal.

Le *Gazetteer du South Arcot* contient le renseignement suivant :

« De fortes pluies tombèrent dans l'ouest du district. Tout le trafic fut interrompu pendant 4 jours sur les cinq routes des talouques de Tindivanam et de Tirouvannamalai ; 36 étangs dans le premier talouque et 14 dans le second cédèrent et le Vellar, dont l'eau s'éleva à 13 pieds au barrage de Shatiatope, emporta le pont de Moutlour qui avait été ouvert une semaine auparavant. »

D'autre part on lit ce récit au *Moniteur officiel* de notre colonie :

« A la suite du coup de vent qui avait fait sentir ses effets dans la nuit du 6 au 7 courant sur la côte de Coromandel, en descendant vers le sud, nous avons eu à regretter un sinistre, heureusement non suivi de mort d'hommes. Moins heureux que les navires à voiles *Henri et Rigault de Genouilly* et le steamer à hélice *Yeddo*, qui avaient pu appareiller au premier signal d'alarme de la direction du port, le *Belvidera*, bâtiment anglais affrété par l'Administration pour le transport d'un convoi d'émigrants à la Guadeloupe, est venu s'échouer sur le littoral Français, à Kirépaléom, dépendance de l'Aldée d'Olandé.

Des secours pressés ont été portés à ce navire, dès que sa position de détresse a été connue ; et tout l'équipage a pu être sauvé, grâce à l'activité déployée par tous et malgré le mauvais état de la mer...

Le renflouement du navire ayant été reconnu impossible par des experts nommés à la requête du capitaine, celui-ci en a fait abandon, suivant les prescriptions de la législation française, à l'Administration de la Marine qui s'occupe activement du sauvetage confié présentement à M. l'aide commissaire Cren, suppléant le commissaire de l'Inscription maritime, empêché pour cause de maladie.

Le *Henri* et le *Rigault-de-Genouilly* ont pu reprendre leur mouillage dans la matinée et dans la soirée du 8, sans avoir éprouvé d'avaries appréciables.

Le télégraphe a fait connaître que le steamer britannique le *Yeddo* avait touché sur le banc de Coléron, mais qu'il espérait se retirer de cette position.»

\* \* \*

« Des nouvelles officielles venues de l'administration de Karikal donnent les plus tristes détails sur l'étendue du désastre occasionné par le cyclone qui a sévi sur notre littoral, dans la nuit du 6 au 7 de ce mois.

L'hôtel du Chef de Service de la dépendance, les ateliers des ponts et chaussées, la direction du port, l'immeuble servant d'hôpital et de pharmacie sont, parmi les édifices publics, ceux qui ont éprouvé les plus graves dommages. Les eaux de l'Arselar ont débordé, un grand nombre d'arbres déracinés jonchent le sol ; les voies de communication ont été rendues impraticables. Le quartier des parias est entièrement dévasté ; cinq cadavres ont été découverts sous les décombres ; presque tous les bestiaux ont péri.

Dans les aldées dépendant de l'établissement principal, les ravages produits ne sont pas moins considérables. Celles d'Acaravattam et de Néravy, ainsi que les cinq maganoms, ont perdu la plupart de leurs plantations et de leurs maisons d'habitation.

Jusqu'à ce jour, 42 cadavres ont été trouvés sur la voie publique, encombrée de débris de toutes sortes : c'est là le chiffre total des décès constatés, auquel il faut ajouter six individus qui ont disparu et que l'on suppose avoir été entraînés par les eaux.

On n'a eu à déplorer aucun sinistre maritime, les bâtiments sur rade ayant pu à temps gagner le large, mais la disparition de seize chelingues a été constatée.

Près de 1.200 paillotes ou maisonnettes ont été renversées à Karikal; l'importance des pertes de cette nature éprouvées dans les maganoms est de 1895 paillotes. Une partie de la population se trouve actuellement sans abri et sans ressources.

L'Administration supérieure de la Colonie s'est émue de cette déplorable situation et un premier secours de 10.000 frs a été voté d'urgence par le conseil pour faire face aux besoins les plus pressants de nos nationaux si cruellement éprouvés.»

### 26 octobre 1874.

Une forte crue eut lieu dans les rivières Ponéar et Gadilam et un des piliers du pont passant sur la première rivière à Goudelour (une construction en briques de 21 arches de 45 pieds de longueur, bâtie en 1857 au prix de 56000 Rs.) s'affaissa légèrement; il y eut également affaissement des fondations du pont sur le Gadilam, au même endroit.

Les canaux des rivières furent sérieusement endommagés et les cultures submergées.

### 25 octobre 1877.

Le 25 octobre 1877, le Vellar s'éleva très haut et endommagea le barrage de Pelandurai sur une longueur de 219 pieds, et également celui de Shatiatope. De fortes pluies tombèrent à l'ouest du district (le Ponéar déborda et fit des dégâts aux terres situées au-dessous des canaux) et enlevèrent les rails du chemin de fer en plusieurs endroits. Le 6 novembre de la même année, le Coléron détruisit ses berges du Nord en plusieurs endroits et le Vadavar déborda.— Quelques parties de dix villages furent inondées, mais personne ne périt.

**21 novembre 1880.**

Le 21 novembre 1880, un cyclone s'abattit sur le district du Sud-Est au Nord-Ouest, et s'étendit jusqu'aux monts Kabrayan, occasionnant au Vellar un débordement qui n'avait jamais été surpassé. La hauteur de l'eau au sommet du barrage de Pelanduré dépassait 15 pieds et ce malheureux ouvrage fut encore endommagé. A Shatiatope il y avait 15 pieds d'eau au-dessus du barrage, un chiffre qui constitue le plus haut point ; quoique cet ouvrage n'eût aucun dégât, la rivière déborda dans l'étang de Viranam, et pendant un certain temps ce réservoir offrit le plus grand danger. Des crues simultanées du Coléron occasionnèrent des dégâts dans le canal du Vadavar et le pays fut complètement inondé depuis le déversoir de Lalpet jusqu'à Mannargudi. Ces ruptures empêchèrent l'étang de Viranam d'être emporté. Les canaux, depuis le barrage de Tirukoyilur sur le Ponéar, furent également endommagés et le montant des dégâts fut estimé, pour cette inondation, à 212.000 roupies.

**10 juillet 1882.**

En juillet 1882, de fortes crues eurent lieu dans le Coléron pendant plusieurs jours. Le 10, le côté gauche du quai de la rivière située dans le district de Trichinopoly s'écroula et l'eau se répandit dans le canal de Vadavar dont la rive gauche céda, ainsi qu'une partie de la rive droite, et l'eau se précipita et détruisit le Raya-Vaikkal. La rivière brisa également ses quais dans la partie sud de ce district, se répandit dans le pays jusqu'au chemin de fer du South Indian Railway, et emporta un petit pont en fer à 3 milles de Chidambaram. Le 19

juillet, la rivière monta de nouveau et menaça d'emporter la rive droite du Vadavar.—Si elle avait réussi, les résultats auraient été désastreux, plusieurs villages étant près de la rive. Mais le danger a été évité grâce à l'activité des cultivateurs sous la direction du thasildar adjoint de Mannargudi, K. Baksha Sahib, en élevant des digues temporaires tout le long de la partie menacée de la rive.

Les villages sur le côté gauche du canal furent inondés et les habitants, sans se soucier de leurs voisins, essayèrent plusieurs fois de couper la rive droite menacée. Ils en furent empêchés par les autorités.

L'eau se répandit dans 101 villages, mais les dégâts faits aux maisons furent faibles et une somme de 500 roupies fut suffisante pour les réparer.

### **Inondations.—1884-1885.**

Les Etablissements de Pondichéry et de Karikal et le district anglais de Goudelour eurent à supporter, dans les derniers jours du mois d'octobre 1884, des pluies torrentielles qui provoquèrent le débordement des rivières et deux inondations successives, la première le 6 et le 7 novembre 1884 et la seconde les 16, 17, 18 et 19 décembre.

Le *Moniteur officiel* du 23 décembre relatait ces événements en ces termes, en ce qui concerne le territoire de Pondichéry :

« L'Etablissement de Pondichéry si cruellement éprouvé, il y a un mois à peine, a vu sa ruine consommée par de nouvelles et plus terribles inondations.

Tout le mois de décembre avait été pluvieux, mais pendant les journées des 16, 17, 18 et 19 décembre, la



pluie est tombée à torrent et sans discontinuer un seul instant. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait qu'une vaste nappe d'eau jaune recouvrant les champs et submergeant les pailotes. Toute une population immense est sans asile, et sans subsistance, car l'eau qui a envahi les maisons a emporté les approvisionnements de riz et de menus grains.

La Ville de Pondichéry a échappé, dans la nuit du jeudi au mercredi, à un véritable danger. Elle a été préservée par la double chaussée qui la protège à l'ouest ; le chemin de Contesaley et le boulevard circulaire ont contenu les eaux et les ont rejetées au sud et au nord vers leurs issues naturelles.

C'est à la tombée du jour, jeudi, que les eaux ont commencé à monter d'une façon inquiétante, et ce n'est qu'au lever du soleil, le lendemain, que l'on a pu se rendre compte de la gravité de l'inondation. Tous les abords de la ville étaient submergés et ne présentaient à l'œil, de tous côtés, qu'une vaste nappe d'eau d'où émergeaient les arbres et les habitations.

Dans l'intérieur de la ville quelques maisons s'étaient écroulées ; un plus grand nombre menaçait de s'effondrer. Vers deux heures du matin la façade Est de la Cour d'appel s'était affaissée, tombant avec fracas dans la cour intérieure. Le mur nord du réfectoire du Collège colonial a subi un léger tassement, ainsi que les piliers du 1<sup>er</sup> et 2<sup>o</sup> étage des galeries nord de la prison générale. Les parties endommagées de ces bâtiments ont été étayées. La Cour a été entourée d'une balustrade pour garantir le public de tout danger.

On n'a heureusement, au milieu de ces ruines, aucun accident de personne à déplorer.

La léproserie située à l'extrémité sud du canal séparatif des deux villes, avait été pendant la nuit menacée par les eaux de la rivière d'Ariamcoupom, qui grossis-

sant sans cesse, avaient déjà envahi les salles de l'hospice. Grâce à l'activité et au dévouement de M. le Maire secondé par M. le lieutenant de port Fribour, à la tête d'une escouade de bateliers, les malades ne tardèrent pas à être transportés en lieu sûr ; et nous sommes heureux d'ajouter que, contrairement à ce qui a été dit, aucun d'eux n'a péri.

Tout le monde, du reste, a fait son devoir dans ces circonstances critiques. Le service municipal s'est multiplié pour faciliter l'écoulement des eaux et procurer un abri et des aliments au grand nombre de malheureux que l'enlèvement de leurs pailotes avait laissés errants sur les boulevards.

On les a recueillis dans le vaste local de l'ancienne magnanerie, où près de deux mille rations de riz cuit ont été distribuées dans les journées du vendredi, du samedi et du dimanche.

La charité privée a rivalisé avec la municipalité dans cette œuvre d'assistance, et l'on nous a cité comme s'étant particulièrement distingués : MM. Mouttouséchassalachettiar, dobachy de la maison Bayol et conseiller municipal ; Calvé-Sadassivachettiar, conseiller municipal ; les frères Gouguilon, Oupouttour, Abbaye-chettiar ; Badangou-Narayanassamychettiar, C. Tiroumoudichettiar, Sababady-Ramalingachettiar, dobachy de la maison Montbrun.

Le Gouverneur adresse ses félicitations à ces généreux citoyens qui ont, pendant plusieurs jours, distribué des aliments aux pauvres de leurs quartiers. D'autres habitants ont dû également faire distribuer des secours. Le Gouverneur regrette de ne point connaître leurs noms pour leur adresser ici des félicitations publiques.

La conduite qui amène à Pondichéry l'eau potable de Moutrépaleom a été emportée en deux endroits par la chute des deux ponts de Valdaour et de Sarom.

Les habitants sont réduits à boire l'eau des puits de la ville en attendant qu'on puisse rétablir provisoirement la conduite.

Le 17 au soir, le Directeur de l'intérieur recevait un télégramme du Maire de Villenour annonçant que la situation était très grave et que le village était en danger.

Le Gouverneur en recevant communication de cette dépêche fit immédiatement chercher une voiture à bœufs et tenta à 9 heures du soir de se rendre à Villenour avec M. Guerre, ingénieur. Le Directeur de l'intérieur, de son côté, avait donné des ordres pour que des catimarons fussent transportés en charrette, dans le but d'assurer le sauvetage dans les aldées cernées par les eaux ; mais les routes n'étaient plus que des torrents, les ponts avaient été enlevés et le Gouverneur ne put arriver jusqu'à Villenour ; les charrettes ne purent dépasser Nellitope ; le lendemain, le Gouverneur et le Directeur de l'intérieur essayèrent de nouveau vainement de se rendre à Villenour et ils durent se borner à faire opérer des tranchées sur la route, pour donner un écoulement plus rapide aux eaux.

Les habitants de Villenour, de leur côté, envoyèrent au chef-lieu des hommes pour demander des secours, mais ils ne purent arriver au chef-lieu.

Ce n'est que le 19 que le Chef de la Colonie put atteindre ce village où un spectacle navrant s'offrit à ses yeux : plus de trois cents personnes avaient cherché un asile dans la grande pagode et la population mourait de faim. La route était redevenue à peu près praticable, malgré l'absence de ponts. L'administration s'empressa d'expédier à Villenour quinze charrettes chargées de riz et de menus grains.

Le maire et le thasildar de Villenour, dans ces douloureuses circonstances, ont fait leur devoir et se sont multipliés pour venir en aide à la population.

Dans la même soirée du 17, le Maire d'Oulgaret venait prévenir le Directeur de l'intérieur que les habitants de Tingatittou (l'île aux cocotiers) étaient menacés d'être emportés par la crue de la rivière d'Ariancoupom ; des mesures de sauvetage furent immédiatement organisées par le capitaine de port au moyen de catimarons.

Le maire d'Oulgaret a déployé un grand zèle et, comme le Maire de Villenour et celui de Bahour, il a, sur ses ressources personnelles, fait distribuer des vivres à ses administrés.

Mais le danger le plus imminent venait de l'étang d'Oussoudou grossi démesurément par le trop plein des étangs supérieurs ; si ce grand réservoir rompait ses digues, c'en était fait de Villenour, plus de vingt aldées étaient emportées et Pondichéry lui même était submergé. Heureusement M. Jumeau, Chef du Service des ponts et chaussées, s'était, dès les premiers moments, transporté sur les lieux ; là pendant trois jours et trois nuits avec une activité infatigable, avec un dévouement et une habileté au-dessus de tout éloge, il a fait manœuvrer les vannes, les déversoirs, et s'il n'a pas réussi à empêcher les pertes matérielles, il a du moins sauvé bien des existences.

Dès le 17, les pluies abondantes et les observations inquiétantes du baromètre du bureau du Port faisant craindre une nouvelle inondation, M. Jumeau se rendit à Coudépacom, point important, à proximité du grand étang d'Oussoudou et non loin des barrages de Soutoukeny et de Poulléarcoupom.

Le 18, à 6 heures du matin, la rivière de Gingy coulait à 1<sup>m</sup>, 20 de hauteur sur le mur de chute du barrage de Soutoukeny ; à midi cette hauteur était de 2 m. et à 4 heures de 2 mètres 25 ; puis, la rivière continuant à monter, il ne fut plus possible de prendre la hauteur d'eau.

Daus la journée du 17 jusqu'à 6 heures du soir, cinq vannes furent levées au déversoir de fond du grand étang ; la hauteur d'eau était alors de 0<sup>m</sup>, 53 sur le seuil du déversoir de superficie.

A dix heures du soir, la pluie devint torrentielle et toutes les vannes des déversoirs, au nombre de 45, furent succesivement levées jusqu'à 4 heures du matin. La pluie continuant à tomber, le niveau des eaux augmenta dans l'étang à une hauteur extrêmement dangereuse représentant 2 millions de mètres cubes d'eau de plus que sa retenue maximum, et cela malgré ses puissants déversoirs déchargeant ensemble environ 351,276 m. cubes d'eau par heure. Le déversoir de superficie débouchant à air libre déverse à lui seul 72.184 m. cubes à l'heure avec une hauteur moyenne de 0<sup>m</sup>, 65 d'eau sur son seuil.

La situation devenant de plus en plus grave, le Chef du service des ponts et chaussées en prévient le thasildar de Villenour et le sous-ingénieur, invitant ce dernier à redoubler de surveillance, notamment sur le pont de Chounambar, dont la circulation devait être interrompue à la moindre apparence de danger. La crue de la rivière de Gingy a atteint son maximum dans la nuit du 18 au 19 vers 3 heures du matin. La hauteur d'eau à Soutoukény a dépassé 7 mètres au-dessus du fond de la rivière.

A son entrée sur notre territoire, la rivière déborda sur ses rives, s'étendant en forme d'éventail, en descendant vers la mer. Plusieurs villages ont été inondés, de nombreuses habitations en terre et même en briques furent enlevées sur toutes les parties basses du territoire ; quelques villages ont même été complètement emportés par les eaux. De ce nombre est celui d'Amanacoupom, aldée anglaise, dont les habitants ont eu souvent de l'eau jusqu'à la ceinture pour se rendre à

Coudépacom, où environ 350 personnes ont été recueillies le 18 de 8 à 10 heures du soir, dans les bangalows et dépendances de l'Administration.

Le grand étang de Bahour a pu être également préservé, grâce à la présence de M. le Conducteur des ponts et chaussées Cussy et à sa vigilance.

La hauteur des eaux dans cet étang a dépassé de 0<sup>m</sup> 30 la hauteur maximum de sa retenue. Ses digues ont bien résisté. Mais nous avons à déplorer la perte d'un ouvrier décédé par suite de la morsure d'un serpent, pendant qu'il surveillait la nuit la digue sud du Bangarvaikal.

Les habitants de la rive gauche du Ponnéar ont considérablement souffert de l'inondation par suite de la situation basse de leurs villages et ce sont ceux auxquels il a été le plus difficile de porter secours.

Le pont du Chounambar s'est écroulé le 19 vers une heure du matin sous une pression de 5 mètres de hauteur d'eau. En même temps les deux culées du pont d'Ariancoupom, respectées par les crues précédentes, furent emportées ainsi qu'une partie des jardins et constructions voisines des deux rives.

Sur la route de Valdaour, près de Pondichéry, deux ponts, celui de Sarom à une arche, et celui de Valdaour à 3 arches, se sont écroulés à 5 heures du matin, et à une heure de l'après-midi dans la journée du 19. Pendant cette même journée, le pont de la route d'Oulgaret à Moutrépaleom a été également enlevé.

En outre la circulation a été interrompue sur toutes les routes, lesquelles sont déchaussées et même coupées.

Le service des ponts et chaussées, dont tous les agents ont rivalisé de zèle dans ces douloureuses circonstances, a immédiatement pris les mesures nécessaires pour rétablir les communications.

Un service de catimarons a été établi le 20 au matin,

pour le passage gratuit des piétons. Deux radeaux desservent l'Ariancoupom, quatre le Chounanbar et deux la grande brèche d'Edéarpaléon situé à un kilomètre au sud du Chounanbar.

A Bahour, la quantité de pluie tombée dans la journée du 18 au 19 a été de 330 millimètres, soit 80 millimètres de plus qu'à Pondichéry et Coudépacom.

Si sommaires que soient encore les renseignements parvenus des communes rurales de Pondichéry au Chef-lieu, on peut affirmer que le désastre est complet : les récoltes recommencées pour la 3<sup>me</sup> fois sont perdues ; non seulement l'année prochaine, il faudra largement dégrever les habitants de l'impôt foncier mais il faudra encore venir en aide aux malheureux cultivateurs en mettant des semences à leur disposition ; les champs sont complètement ensablés ; toutes les dépenses faites pour réparer les dégâts des premières inondations l'ont été en pure perte. Un nombre considérable de maisons et de paillotes se sont effondrées ou ont été emportées ; une grand partie des bestiaux ont péri par les eaux ou par la faim ; on a, chose plus grave, à déplorer dans les communes rurales des accidents de personnes ; mais le nombre des victimes n'est pas encore connu.

La Colonie serait impuissante avec ses faibles ressources à refaire ses routes, à reconstruire ses ponts, à venir en aide à la population si cruellement éprouvée ; aussi le Gouverneur a-t-il par un télégramme transporté à Madras par le *Tibre*, sollicité instamment l'assistance de la Métropole... »

Les dégâts à Karikal ne furent pas moins importants. Dans les rapports officiels, l'administration les décrivait comme suit dans une lettre au Ministre.

« L'Établissement de Karikal, qui est traversé par de nombreux cours d'eau, a beaucoup souffert également

des inondations. Les pluies torrentielles qui n'avaient cessé de tomber depuis le dernier jour d'octobre avaient couvert tout le sol de cet Etablissement d'une nappe d'eau qui s'est encore accrue par le débordement de la rivière de Tiroumalarassanar. Le niveau de la crue de l'Arselar s'est maintenu pendant plusieurs jours à 2<sup>m</sup> 50 et le Vanjiar avait atteint une hauteur de 2<sup>m</sup> 80 au-dessus de l'étang. M. le Chef de service de Karikal m'écrivait à la date du 6 novembre : « Indépendamment des brèches que nous avons pratiquées dans les routes, l'eau a raviné celles-ci de telle sorte qu'elles sont devenues presque impraticables. J'ai essayé hier d'aller jusqu'à la Grande Aldée, car on m'avait dit que le pont de Moulliar menaçait de s'écrouler. Je n'ai pu aller que jusqu'à moitié chemin, la profondeur de l'eau augmentait et le courant était trop violent. Le service des ponts et chaussées n'a pu s'avancer dans l'Ouest que jusqu'à Sellour ; au-delà ce n'est qu'une masse d'eau profonde où les routes sont probablement détruites. »

Le personnel des ponts et chaussées aidé par le lieutenant de port a pu rétablir au moyen de bacs et de cattimarons les communications entre Karikal et les aldées qui en dépendent. Les habitants des campagnes, surtout ceux des villages situés entre la Grande Aldée et Karikal et qui avaient été complètement inondés par la rupture de la digue de Tiroumalarassanar s'étaient réfugiés en ville. Ainsi que je l'ai déjà fait connaître au Département, dès que j'ai été averti de la détresse dans laquelle se trouvaient ces habitants, j'ai autorisé le chef de service à faire distribuer du riz et à prélever sur le crédit mis à ma disposition pour les secours éventuels, la somme qui serait nécessaire pour venir en aide à ces malheureux.

Dans la commune de Karikal, les dégâts occasionnés aux édifices publics pourront être réparés à peu de



frais ; mais il n'en est pas de même dans les communes de la Grande Aldée et de Nédouncadou.

Nédouncadou surtout a été très éprouvé. Les digues des rivières Nandalar, Nanlar et Vanjiar ont été rompues en plusieurs endroits. Les routes sont coupées et ruinées sur un grand nombre de points.

Dans la commune de la Grande Aldée, il existe de nombreuses brèches sur la route de Nagour ; l'une d'entre elles mesure 40 m. de longueur sur une profondeur de 5<sup>m</sup> 38. Le chargé du service des ponts et chaussées à Karikal estime qu'il est indispensable de construire un pont en cet endroit. Toutes les plantations des routes sont à refaire, un grand nombre d'arbres ayant été déracinés et abattus. A l'embouchure de l'Arselar, les jetées qui avaient été construites pour tenir cette rivière en état de navigabilité à toutes les époques de l'année ont été considérablement endommagées. Enfin il est reconnu nécessaire de reconstruire plusieurs ponts qui ont un débouché insuffisant, notamment celui sur le Pravadéanar. Le montant de toutes ces dépenses est évalué à 117.000 fr.»

Quelques semaines plus tard, ce fut le tour de l'Établissement de Yanaon ; puis Chandernagor fut éprouvé du 21 au 25 septembre 1885.

Une commission centrale fut constituée tout de suite pour l'évaluation des pertes subies et la répartition de secours. Elle se composait du Directeur de l'Intérieur, Président, du Secrétaire Général de la Direction de l'Intérieur, vice président, de MM. Cadet, Chanemougavélayoudamodéliar, Gaudart et Hecquet, Conseillers généraux, Nallava-Sadassivanaïker, Conseiller local, de MM. Jumeau, Chef du Service des Ponts et Chaussées et Violette, Chef du service des Contributions. Des comités locaux composés du maire, de 2 conseillers

municipaux ou de 2 notables membres des caisses communes, d'un délégué du service des Contributions (thasildar) et d'un agent payeur (régisseur) avaient mission de se rendre sur les lieux, d'évaluer les pertes et de faire des propositions à la commission centrale.

Les pertes ont été évaluées à plus de 3.000.000 fr.

La somme mise à la disposition de la colonie fut de 1.044.000 frs. répartis comme suit :

Subside accordé par la métropole.....	1.000.000 fr.
Dons et souscriptions.....	42.000 „
Loteries.....	2.000 „
	<hr/>
	1.044.000 fr.
	<hr/>

Après examen des comités locaux, de la commission centrale et du conseil général alors en session, cette somme a été dépensée comme suit :

Secours.....	180.000 fr.
Subsides aux communes.....	57.000 „
Gratifications au personnel des Contributions chargé d'aider les comités....	2.000 „
Travaux de réparations.....	805.000 „
	<hr/>
Total.....	1.044.000 fr.
	<hr/>

Les secours ont été distribués, au prorata des pertes, éprouvées entre les personnes ne payant pas plus de 5 Rs. d'impôt foncier.

D'autre part, les dégrèvements suivants furent accordés :

Fermiers du callou dans l'Etablissement de Pondichéry.....	2.300 Rs.
Impôt foncier .....	91.500 „
do. supplémentaires.....	3.500 „

Enfin, des avances à la culture ont été consenties par le service local pour la somme de 125.000 fr.

En l'absence d'aucun établissement de crédit foncier, il était d'usage, en effet, de faire aux cultivateurs, au commencement de chaque année, des avances qui étaient recouvrées en même temps et dans les mêmes conditions que la contribution foncière. En temps ordinaire, un crédit de 25.000 fr. était prévu au budget. Pour 1885, le Conseil Général a demandé de fixer le chiffre à 100.000 fr. et de recouvrer les avances par cinquième en cinq années.

Parmi les principales constructions démolies par les inondations et reconstruites à nouveau, il faut citer les ponts de Chounambar et d'Ariancoupom ainsi que le pont du chemin de fer sur la rivière de Gingy.

Quant aux inondations qui eurent lieu en territoire anglais, elles sont ainsi décrites par le *Gazetteer*.

« Il y eut deux inondations : une en novembre et une autre, la plus sérieuse, en décembre. Les deux se passèrent principalement dans les rivières Ponéar, Gadilam et Vellar. Mais la rivière de Gingi fut également affectée par les fortes pluies tombées dans le taluk de Tindivanam.

Trente deux pouces d'eau furent enregistrés à Goudelour du 4 au 7 novembre. Le talus construit à Edaiyar dans le but d'empêcher le Ponéar de sortir de son ancien lit, fut emporté et une partie de l'eau du Ponéar balaya le Maltar dans le Gadilam, qui avait plus d'eau qu'elle ne pouvait en contenir ; les deux rivières débordèrent dans tout le pays. Le chemin de fer fut emporté en plusieurs endroits entre Goudelour et Porto-Novo, et le service des trains fut arrêté ; les 3 barrages

sur le Gadilam subirent des dégâts ; les étangs et les routes de la partie Est furent détruits.

Goudelour New Town souffrit beaucoup. La Gadilam déborda par sa rive droite juste au-dessus du pont du chemin de fer et se jeta dans Tiroupapuliyur. Ce village fut inondé, mais l'eau contenue par les talus du chemin de fer ne put se déverser dans la mer ; beaucoup de maisons furent détruites et plusieurs personnes furent tuées. Quatre arches du pont sur le Gadilam près de la gare du chemin de fer s'écroulèrent et Manjicoupom fut sous l'eau.

De fortes pluies tombèrent de nouveau le 17 décembre ; 15 pouces d'eau furent enregistrés le 19 et 25 pouces le 20.

Ce qui restait du talus de l'Edaiyar s'écroula et le Ponéar se précipita avec force dans le Gadilam. Depuis l'après-midi du 18 jusqu'au soir du 19, les eaux des deux rivières prirent la direction de la mer en traversant Manjicoupom et Poudoupalaiyam. Il y avait 5 pieds d'eau sur la place de Manjicoupom ; deux jeunes gens furent emportés par la force du courant et noyés juste en face de la maison du juge. Un homme qui s'était réfugié sur un arbre fut sauvé le lendemain. Tirupapuliyur avait 3 pieds  $\frac{1}{2}$  d'eau de plus qu'en novembre et 11 personnes furent tuées ; neuf autres arches du pont sur le Gadilam s'écroulèrent ainsi que le pont sur le Ponéar.

Aux environs, les dégâts furent également sérieux. Les ponts sur les deux embouchures de la rivière Gingi, le Kilinjiyar et l'Ariancoupom furent détruits ainsi que celui qui traverse le Malattar sur la route de Panruti à Tirukoyilur ; les trois barrages du Gadilam souffrirent une fois de plus et le barrage de Pelandurai fut de nouveau endommagé ; les étangs de Wallajah et de Perumal du même système que le Shatiatope démolirent leurs talus ; le pays entre le canal Khan Sahib et Raja Vaikal

ne formait qu'une seule pièce d'eau et le chemin de fer fut enlevé dans beaucoup d'endroits sur une longueur de 4 milles ; les dégâts les plus sérieux ont été la destruction d'une partie du pont sur le Tondiyar de 3 à 5 arches traversant le rivièrè Gingly et 6 ou 7 arches de 150 pieds de long traversant la branche de Pondichéry. Les ponts en fer sur le Ponéar et le Gadilam résistèrent, mais l'eau se trouvait à 5 pieds 10 pouces du chemin de fer. Les communications avec Madras furent interrompues pendant plus d'un mois et avec le sud un peu plus longtemps.

D'après un rapport du Collecteur, 953 sources d'irrigation, 177 principaux et 776 travaux d'irrigation de moindre importance furent endommagés ; 20 ponts, grands ou petits démolis ou endommagés et, suivant les chiffres fournis par les fonctionnaires des villages, 13595 habitations détruites et 13724 bœufs, moutons ou chèvres noyés.

Afin d'éviter de nouveaux dégâts à Tirupapuliur, un quai a été construit depuis la lisière du Mont Capper près du barrage de Tiruvendipuram pour garder le Gadilam dans ses limites, la hauteur du talus du chemin de fer à partir du pont du Gadilam jusqu'à la gare de Old Town a été abaissée afin de permettre à l'eau de se déverser dans la mer et d'autres ouvrages furent construits dans cette partie de la ligne. L'écluse de l'Edaiyar fut reconstruite afin d'empêcher le Pounaiyar de se jeter dans le Gadilam. Les 4 ponts détruits entre New Town furent reconstruits un peu plus haut.»

### Octobre, novembre et décembre 1898.

En octobre, novembre et décembre, de fortes pluies locales firent déborder de nouveau le Ponéar et le Gadilam. La ligne a été enlevée près de Sermdanur, le

hameau de Malaperumalagaram du talouk de Goudelour a été dans l'eau pendant quelques jours et ne pouvait être approché qu'avec difficulté; le Manimuktanadi déborda à Vriddhachalam, une partie de cette ville a été inondée. Le canal Rajavaikkal à Chidambaram a été endommagé; 87 ouvrages principaux et 232 de moindre importance pour les irrigations furent plus ou moins endommagés; des dégrèvements considérables furent accordés aux terres qui avaient été endommagées par les eaux. Le Vallai a atteint la même hauteur qu'en 1884, mais heureusement que le Coleron n'a eu aucune crue.

### Novembre et décembre 1903.

Les dernières inondations sérieuses eurent lieu à la fin de 1903. Le 15 et le 16 novembre, le Coleron subit une forte crue et démolit le pont portant la route le long du chemin de fer du South Indian.

Il y eut pendant les deux derniers jours de l'année de fortes pluies dans l'intérieur du district; 13 à 18 pouces ont été enregistrés à Tirukkolyur, et le Ponéar et le Gadilam eurent de fortes crues. La profondeur du premier, au barrage de Tirukkolyur a été de 11 pieds  $\frac{1}{2}$  au lieu de 10 pieds en 1884.

A midi, le 31 décembre, le Gadilam montait rapidement et le soir 13 pieds d'eau sous le pont de la route de Goudelour New Town.

Les talus du Ponéar près de Semmandalam cédèrent soudainement et les eaux de cette rivière se jetèrent dans le Gadilam déjà trop chargé. Le Gadilam déborda et ses eaux se précipitèrent dans la partie basse de Manjicoupom et dans les hameaux environnants. La

population s'enfuit sur les terres hautes, mais l'eau monta de nouveau et à 10 heures du soir, elle vint à la hauteur de la ceinture, à Pudupalayam et son courant était tellement fort, qu'il était impossible de lutter contre. La Poste sur la place de Mayakuppam avait 3 pieds d'eau et une véritable rivière passait à travers la place.

Des messieurs et des dames demeuraient dans les bungalows du Fort Saint-David. Ils avaient accepté une invitation à dîner ce soir-là chez le juge, dont la maison est située sur la limite Est de la place, et devaient ensuite se rendre chez le Collecteur pour passer la soirée à l'occasion du nouvel an.

L'eau étant trop profonde pour pouvoir se servir de voitures, ils prirent deux embarcations du port près du Fort Saint-David ainsi qu'un grand radeau appelé catimaron. Ils eurent beaucoup de difficultés pour parvenir jusqu'au tournant de la maison du juge, mais là les pêcheurs ne purent lutter contre le courant, leur catimaron fut lancé sur la route et alla se briser sur le premier des 2 bateaux qui suivaient.

Le bateau fut écrasé contre un des arbres de l'avenue et réduit en miettes ; il fut très difficile de retirer les dames hors de l'eau pour les mettre dans l'autre embarcation. Quand ce fut fait, on essaya de continuer ; mais la force du courant força les invités à abandonner la lutte et ceux-ci retournèrent à Fort Saint-David.

Les dégâts en dehors des principaux quartiers furent grands. La ligne a été emportée en plusieurs endroits et les communications ne purent être rétablies qu'au bout de 15 jours ; 15 personnes furent tuées et près d'un millier de bœufs, moutons et chèvres furent noyés ; plus de 1400 maisons s'écroulèrent ou subirent des dégâts ;

les routes étaient si bien coupées que l'on avait estimé à 20000 Roupies, la somme nécessaire pour les réparer.

Beaucoup de terres ayant été recouvertes de sable, furent ruinées et 446 ouvrages principaux et 71 autres de moindre importance nécessaires à l'irrigation furent plus ou moins endommagés.

### Le cyclone des 22-23 novembre 1916.

Le 21 novembre et pendant tout la matinée du 22, le temps était demeuré incertain, brumeux et parfois menaçant, avec averses intermittentes suivies d'éclaircies ; la brise était légère. Dans l'après-midi du 22, l'Officier du Port de Madras adressait au Port de Pondichéry deux télégrammes consécutifs, à 13 heures et à 15 heures, signalant une tempête dans la région et indiquant que le signal N°10 « grand danger » était hissé. A Pondichéry, le péril ne paraissait cependant pas encore imminent, le baromètre marquant à ce moment 754,2. Mais vers les 18 heures, le vent qui soufflait modérément jusqu'alors, fraîchit tout à coup et s'accrût progressivement en intensité en passant du Nord-Ouest au Nord et ensuite au Sud-Ouest. En même temps le ciel se couvrait rapidement en totalité de nuages noirâtres descendant bientôt à faible altitude et animés d'une grande vitesse de translation. A 21 heures, la hauteur barométrique était de 749,8 ; à 22 heures et  $\frac{1}{2}$  elle baissait à 740 millimètres. Le vent soufflait alors tout à fait en tempête, accompagné d'une pluie torrentielle, d'éclairs fréquents et de tonnerre. La dernière observation barométrique, faite avec beaucoup de difficultés vers minuit, indiquait, 730 m/m environ. Le cyclone battait à ce moment son plein. L'ouragan,



déchaîné avec la dernière violence, frappait avec une furie indescriptible les édifices et maisons de la ville, faisant voler en éclats portes, fenêtres, appentis, toitures en tôles ou en tuiles et brisant ou déracinant les arbres de toutes grosseurs dont les branches étaient projetées à des distances considérables en compagnie de débris de toutes sortes. La population toute entière, tenue éveillée par le bruit de la tempête et les craintes qu'elle suscitait, s'occupait partout à consolider et à maintenir les fermetures des maisons, éprouvant la plus grande anxiété en présence des dégâts croissants qu'elle était impuissante à conjurer au milieu d'une nuit opaque. Par suite de la brusque cessation du fonctionnement de l'usine dispensatrice d'électricité, fortement endommagée dès le début du cyclone, les habitants se trouvèrent plongés, dès 21 heures, dans les plus épaisses ténèbres et sans aucun moyen de se procurer la moindre lumière. Cette circonstance ajoutait encore à leur angoisse. Presque toutes les demeures des Européens, bâties en briques, furent envahies par les eaux de pluie et leurs occupants passèrent la nuit dans les conditions les plus précaires au milieu des bourrasques qui, se succédant sans interruption, s'ouvraient petit à petit passage partout. La situation était encore plus grave pour les cases et paillottes de la ville indienne, dont les habitants furent presque tous privés d'abris en peu d'instants.

Le cyclone atteignit son maximum vers 2 heures  $\frac{1}{2}$  du matin le 23 novembre. A partir de ce moment, la force du vent commença à décroître progressivement. Après plusieurs sautes brusques, il se maintint au sud-ouest avec la vitesse 4, vers 5 heures du matin. La pluie cessa vers la même heure et une éclaircie se

produisit peu après. En douze heures, il n'était pas tombé moins de 360 millimètres d'eau sur la ville et ses environs.

Dès que le jour parut, vers les 5 heures  $\frac{1}{2}$ , on put immédiatement mesurer d'un coup d'œil l'étendue du désastre. La situation était lamentable. Partout les arbres arrachés ou brisés, enchevêtrés dans les fils rompus du réseau électrique et les poteaux en fer, tordus ou renversés, barraient les rues. Un nombre considérable de toitures étaient enlevées ; les tuiles arrachées et réduites en miettes, les tôles transportées à la distance de plusieurs dizaines de mètres, les chevrons démolis et fracassés jonchaient le sol. Des arbres, voisins des constructions, s'étaient abattus et avaient causé l'effondrement des toitures et souvent de la majeure partie des murs. Les portes et fenêtres, pour la plupart réduites en morceaux, pendaient hors de leurs gonds descellés ; d'autres avaient été emportées par le vent. Les jardins particuliers étaient dévastés, tous les arbres qui en formaient l'ornement gisaient dans un fouillis de branches et de décombres, écrasant les constructions.

La circulation sur tous les points de la ville et, a fortiori, sur les routes suburbaines était totalement arrêtée. Partout la population atterrée errait au milieu des ruines, contemplant le désastre et ne sachant où trouver refuge. Les moins éprouvés offraient l'hospitalité dans un coin de leur demeure à ceux, nombreux hélas ! qui avaient tout perdu. Certains endroits avec leurs arbres tronqués et brisés, leurs murailles en ruines et les toits à jour, rappelaient un peu l'aspect d'un champ de bataille après un bombardement.

Dans le courant de la journée et les jours suivants, différents rapports firent connaître peu à peu les pertes

en vies humaines. Il y eut en tout 307 victimes, sans compter quelques autres qui succombèrent plus tard à leurs blessures ou aux maladies. La population indigène qui habitait dans des paillottes de construction précaire, les gens de la campagne furent les seules victimes de l'ouragan. Les uns périrent par la chute des arbres ou l'effondrement de leur chaumière, les autres surpris sur les routes ou dans les champs ne purent regagner leur habitations et furent frappés de congestion par l'abaissement de la température au cours de la nuit ; la plupart moururent noyés. Leurs cadavres furent souvent emportés par les eaux qui submergèrent les rizières aussi bien que les chaussées. Ils ont été peu à peu retrouvés sous les décombres ou dans la vase.

Le nombre des morts se répartit de la façon suivante :

		Report..... 223
Circonscription de Pondichéry :	Circonscription de Villenour :	
	Villenour.....	14
	Ramanadapourom.....	29
Secteur centre.....	Tiroubouvané.....	3
Caserne.....	Cattéry Coupom.....	38
Parc Colonial.....	—	84
Calapeth.....	Circonscription de Bahour :	
Mouttalpeth.....	Bahour.....	0
Ariancoupom.....	Nettapacom.....	0
Paccamodéampeth.....	Kirmampacon.....	0
Rettiarpaléom.....	Corcadou.....	0
<hr/> 223	<hr/> Total.....	<hr/> 307

Nous examinerons maintenant les dégâts causés en étudiant successivement :

- les bâtiments administratifs et municipaux ;
- les routes, ponts, digues et canaux,
- les usines privées,
- les maisons particulières,
- les arbres et plantations.

I.—*Bâtiments administratifs et municipaux.*

La distillerie administrative venait d'être construite l'année même. La toiture en tôle fut emportée. Les murs du bâtiment principal où se trouvaient les alembics et les cuves de fermentation furent démolis sur une longueur et une hauteur de plusieurs mètres et la partie restée debout profondément lézardée dut être abattue et reconstruite. Les hangars à mélasse, couverts en tôle, furent complètement découverts ainsi que diverses constructions annexes ; le mur de clôture fut en partie détruit.

L'usine électrique municipale fut très touchée. Sa toiture en tôle fut complètement enlevée. Les fermes et les chevrons ont été tordus ou brisés, les portes et les fenêtres démolies et arrachées. Plusieurs machines subirent de grosses avaries et certaines furent définitivement hors de service. Presque tout le réseau électrique fut détruit ; les poteaux furent renversés ou tordus, les fils cassés.

L'Hôpital colonial fut assez éprouvé. La Maternité, la Consultation gratuite, plusieurs salles et hangars eurent leur toiture enlevée ; des murs s'abattirent, d'autres se lézardèrent, de nombreux portes et fenêtres furent brisées.

L'Hôtel de Ville, la Cour d'Appel, le Tribunal, la Justice de Paix, le service des Contributions, le Collège Colonial eurent relativement peu de dégâts. Un grand nombre d'écoles de Pondichéry et de la banlieue furent assez sérieusement endommagées. Les classes purent toutefois être reprises à peu près partout peu de jours après. Seules deux écoles ont dû rester vacantes en raison du danger qu'offraient leurs bâtiments pour les élèves.



Sur la route de Goudelour.

L'Hôtel du Gouvernement ne subit pas de grands dommages. Un certain nombre de portes et de fenêtres furent brisées ; divers hangars ou constructions annexes situés dans le jardin furent détruits. Le jardin qui comportait un grand nombre de beaux arbres a été totalement ravagé. En outre tous les meubles de la vérandah furent réduits en miettes.

A l'Hôtel du Secrétariat Général, une balustrade fut arrachée, des fenêtres et des portes brisées ; dans les bureaux, plusieurs fenêtres et portes descellées et brisées. La vérandah en tuiles fut complètement découverte.

A la Caserne de Gendarmerie, le premier étage dut être évacué par les gendarmes qui l'occupaient.

Aux Travaux Publics, l'étage supérieur menaçant ruine dut être évacué par ses occupants.

Le Trésor subit peu de dégâts en dehors de l'effondrement des murs de clôture extérieurs.

L'Orphelinat et le refuge des vieillards subirent des dégâts importants. Tous les communs, hangars et appentis furent démolis, les toitures endommagées, les jardins dévastés. Il ne resta que le quart des cocotiers.

Les Magasins généraux ont été envahis par les eaux. Les portes faisant face au sud et une partie des murs ont été démolis. La toiture a été endommagée en maints endroits. Nous en donnons une photographie du côté du Nord.

Sur le Pier, la guérite du veilleur a été emportée dans la mer. Le garde-fou du phare a été arraché. Aucun navire ne se trouvait sur rade pendant le cyclone. Le port avait été consigné dès le 22 après-midi.

L'usine des Eaux de Mouttrépaléom a eu sa toiture arrachée ; des murs détruits. Mais les machines sont

demeurées intactes et le fonctionnement du service des Eaux n'a pas été interrompu un seul instant.

## II.—*Routes et Ponts.*

Toutes les routes de l'Etablissement ont été fortement ravinées. De nombreuses brèches se sont produites; la circulation a été complètement arrêtée sur la route de Pondichéry à Cuddalore (5 grosses brèches,) sur une longueur de 700 mètres, un pont détruit en partie dont une arche a été emportée par les eaux. La route a été submergée par les débordements de la rivière de Chou-nambar. La réparation dura trois mois et coûta 22.000 roupies.

La route de Calapeth fut impraticable pendant six semaines.

Sur toutes les autres routes, les chaussées furent en maints endroits transformées en torrents ou submergées par les inondations provenant des terrains en contre-bas transformés en étangs de plus d'un mètre de profondeur.

Les digues des étangs n'ont heureusement pas cédé malgré la pression considérable causée par les eaux en excédent extraordinaire. Le grand étang d'Oussoudou contenait le 23 novembre plus de 7 mois  $\frac{1}{2}$  d'eau. La rupture des digues avait été envisagée. Si elle s'était produite, des inondations dangereuses auraient eu lieu et la commune de Villenour aurait été submergée. Ce malheur a été évité.

Le réseau télégraphique a été détruit en de nombreux endroits et les communications ont été impossibles pendant trois jours avec Madras et l'Europe. Les télégrammes ont dû être expédiés par poste viâ

Vilupuram à 25 klm. de Pondichéry. La circulation des trains a été interrompue pendant plus de cinq jours sur la ligne de Madras. Les voyageurs durent au début emprunter la ligne secondaire de Katpadi pour se rendre dans cette ville. Sur la ligne normale il se produisit plusieurs brèches importantes pratiquées par les crues considérables des rivières.

Le réseau téléphonique urbain fut complètement détruit.

### III.—*Usines privées.*

La plupart des usines privées ont subi de graves dégâts. Certaines d'entre elles n'ont pu fonctionner pendant plusieurs jours et même plusieurs semaines.

Au laminoir à fers marchands de MM. Gaudart la toiture en tôle fut enlevée, des hangars, des bâtiments annexes et des magasins furent démolis, des machines détériorées. Les machines principales très robustes purent résister.

La filature de coton Albert Gaebelé à Cossopaléom fut très endommagée ; toutes les toitures arrachées, de nombreux bâtiments annexes et hangars détruits ; les marchandises en magasin sérieusement avariées ; toutes les clôtures renversées.

A l'usine Savana, filature de coton, qui occupait 2000 ouvriers environ, presque toutes les toitures furent enlevées, une grande partie des annexes détruite, une quantité importante de toiles endommagée, les magasins ayant été inondés par la pluie. Plusieurs machines subirent des avaries qui nécessitèrent de grosses réparations.

L'usine Rodier (Anglo-French), filature de coton, occupant 3000 ouvriers, et l'usine Fritz Gaebelé souffrirent



relativement moins que les précédentes. Beaucoup de tôles enlevées, des hangars détruits, des toiles avariées.

Les nombreuses décortiqueuses à vapeur qui fonctionnent à Pondichéry ont toutes été endommagées. L'une d'elles appartenant à la maison Best fut presque entièrement détruite ; nous en donnons la photographie.

L'usine à broyer les os de M. Jules Guerre fut presque complètement abattue.

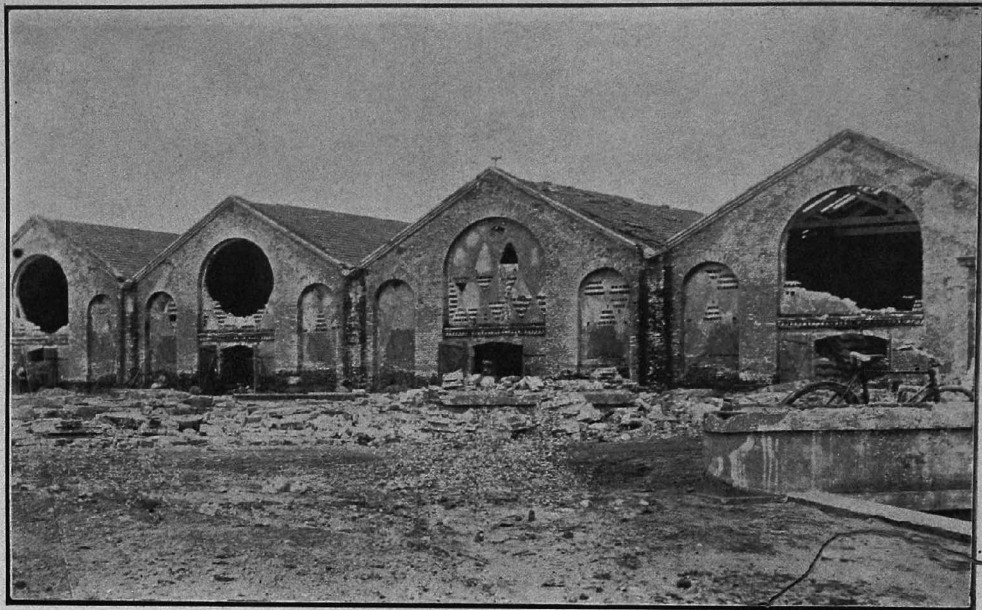
Dans leur ensemble, les dégâts subis par les usines s'élevèrent approximativement à 100.000 roupies.

#### IV.—*Maisons particulières.*

Les maisons de la ville blanche ont beaucoup souffert de l'ouragan. Les toits en tuiles ou en tôle ont tous été emportés en totalité ou en partie. Les dépendances des constructions ont été dans la plupart des cas détruites ou très endommagées. Les pertes subies par les propriétaires sont des plus élevées. Elles peuvent être évaluées à la somme très approximative de 260.000 roupies. Les pertes en mobilier et objets divers sont inconnues.

La ville indigène a été plus cruellement maltraitée encore que la ville blanche. Si les maisons à la toiture en terrasse ou couvertes en tuiles indigènes, généralement très basses, ont peu souffert, il n'en est pas de même des paillottes qui constituent la majorité des habitations des Hindous et qui ont été détruites ou fortement endommagées. Leurs propriétaires ou occupants ont perdu en général les réserves de grains préparées pour l'hivernage.

Le nombre de paillottes ou habitations détruites ou très gravement endommagées s'est élevé à 18.857 suivant le tableau ci-après :



Les magasins généraux.

Communes.	Secteurs de police.	Nombre de paillottes détruites.
Pondichéry ....	{ Secteur de la ville blanche y compris Vambakirépaléom...	373
	{ Secteur de la ville indigène....	925
	{ Secteur de Mouttalpeth, y compris Coursoucoupom.....	1.541
Oulgaret .....	{ Secteurs de Calapeth et d'Alancoupom.....	1.156
	{ Secteur de Rettiarpaléom.....	2.439
	{ Secteur de Paccamodéampeth	1.205
Ariancoupom...	{ Secteurs d'Ariancoupom et de Tavalacoupom.....	1.423
Modéliarpeth ....	Secteur de Modéliarpeth.....	2.450
Villénour.....	{ Secteurs de Villénour et de Ramadapouram.....	2.912
Tiroubouvané..	{ Secteur de Tiroubouvané.....	657
	{ Secteur de Cattéry-Coupom ...	1.220
	{ Secteur de Councitchampeth...	741
Bahour.....	{ Secteur de Bahour.....	743
	{ Secteur de Kirmampacom.....	533
Nettapacom....	{ Secteurs de Nettapacom et de Caréambouttour.....	324
	{ Secteur de Corcadou .....	215
		18.857

Afin de pouvoir apprécier les pertes que représentent ces 18.857 paillottes, une commission spéciale s'est rendue les 11, 12 13, 14, 15 et 16 décembre dans les villages de Coursoucoupom, Vaitycoupom, Solatandavancoupom, Kirépaléom et Virampatnam où 733 habitations avaient plus ou moins souffert. Elle a relevé que 671 d'entre elles avaient une valeur inférieure à 200

roupies et avaient subi une moyenne de pertes de 7 roupies  $\frac{1}{2}$ , 62 autres valaient plus de 200 roupies et ont perdu 1085 roupies, faisant ressortir à 17 roupies la moyenne des pertes de chacune d'elles. Si l'on applique cette proportion à l'ensemble des paillottes, on arrive à un total de pertes de 156.580 roupies, soit 129.465 Rs. pour 17.262 paillottes inférieures à 200 roupies et 27.115 Rs pour 1595 paillottes supérieures à ce chiffre.

### V.—Plantations.

Les plantation de riz n'ont pas trop souffert ; certaines d'entre elles ont cependant été ensablées et plusieurs, situées dans des terrains trop bas, ont été submergées pendant une assez longue période. Les arachides n'ont pas été éprouvées. Les plantations qui ont subi les plus grands dégâts sont le bétel, les bananeraies et les filaos. Le bétel a été fauché avec son tuteur ; presque tous les pieds ont péri. Les bananiers ont été décapités, les filaos brisés.

Voici les pertes par communes :

Communes.	Bananiers.		Filaos.		Bétel.	
	canys <sup>1</sup>	coujis	canys	coujis	canys	coujis
Pondichéry.....	2	85	61	65	...	...
Oulgaret.....	64	95	10	90	32	16
Modéliarpeth.....	7	...	30	50	10	...
Ariancoupom.....	55	06	186	69	...	...
Villénour.....	48	91	81	92	50	82
Tiroubouvané.....	20	88	32	09	3	54
Bahour.....	7	12	143	77	1	69
Nettapacom.....	31	77	2	20	1	...
Total...	238	54	504	72	99	21

1. Le cany est une mesure locale équivalant à 53 ares 53 centiares. Le cany se divise en 100 coujis.

Une commission spéciale, prise en dehors des fonctionnaires, fut chargée d'évaluer ces pertes. Elle a conclu le 30 janvier 1917 et estimé que « la perte par cany pour les planteurs pouvait être évaluée à 2500 roupies en moyenne dont 1200 de frais de culture et 1300 valeur de production. »

La perte serait ainsi pour 842 canys de :  $642 \times 2500 = 2.093.000$  roupies. Nous avons de très sérieuses raisons de penser que ces chiffres sont fort exagérés; il conviendrait de les ramener à un million environ.

Une quantité considérable de cocotiers, de palmiers, de manguiers, de tamariniers, furent également détruits. Le tableau suivant en fut dressé dans les jours qui suivirent le cyclone.

Communes.	Cocotiers.	Manguiers	Iloupés	Tamariniers	Palmiers.	Autres arbres
Pondichéry .....	19.083	148	16	147	766	154
Oulgaret.....	37.275	2.406	129	849	16.835	825
Modéliarpeth.....	15.282	401	208	74	1.092	29
Ariancoupom.....	6.646	330	56	112	1.521	136
Villénour.....	4 163	476	401	143	1.558	35
Tiroubouvané.....	521	375	697	293	514	412
Bahour.....	1.813	151	178	73	325	24
Nettapacom.....	160	59	49	74	73	17
Total...	84.943	4.346	1734	1305	22.684	1.632

La valeur de ces arbres varie suivant qu'ils sont sur pied ou abattus. La valeur sur pied est généralement plus considérable en raisons des produits; alors elle peut être évaluée en capitalisant le revenu annuel à 5%.

Sur cette base, la valeur moyenne des arbres énoncée ci-dessus ainsi que la perte peuvent être calculées de la façon suivante :

Arbres.	Valeur de l'unité.		Pertes totales.	
	sur pied.	abattu.	sur pied.	abattus.
Cocotiers.....	60 Rs.	2 Rs.	5.096.580	169.886
Manguiers.....	12 „	3 „	52.152	13.038
Iloupés.....	6 „	3 „	10.404	5.202
Tamariniers....	6 „	3 „	10.800	5.415
Total...			5.169.966	193.541

Nous évaluerons les autres arbres abattus à 6.459 Rs. ; les pertes totales étant ainsi de 200.000 Rs. Si on les ajoute au million des plantations, nous arrivons pour les cultures à un ensemble de 1.200.000 Rs.

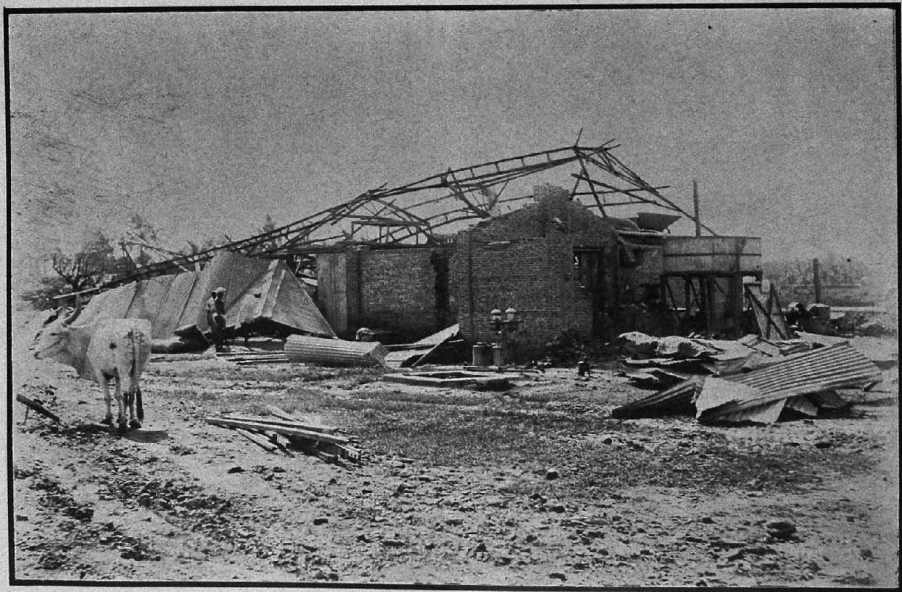
L'Administration fit adjuger une partie des arbres abattus lui appartenant aux enchères publiques, à charge par les acquéreurs de déblayer les routes toutes obstruées par les troncs d'arbres. Grâce à ces mesures la circulation redevint très vite normale dans la banlieue. Dans la campagne, les dégâts constatés ont paru moindres en général qu'à Pondichéry et dans sa banlieue. Les communes de Bahour, de Nettapacom et de Tiroubouvané ont été relativement peu frappées. Par contre, celles de Modéliarpeth et d'Oulgaret furent aussi maltraitées que Pondichéry.

Résumons maintenant l'ensemble des pertes :

1°—Bâtiments administratifs et municipaux....	65.000 Rs.
2°—Routes, Ponts, Dignes et canaux.....	25.000 „
3°—Usines .....	100.000 „
4°—Maisons {a) paillottes.....	155.000 „
(b) autres habitations.....	155.000 „
5°—Plantations.....	1.200.000 „

Total.....1.700.000 „

au taux ordinaire de 1 fr. 67, cela fait : 2.839.000 francs.



Une usine à décortiquer.

En 1842, où il y eut le plus fort cyclone du XIX<sup>e</sup> siècle, les pertes s'étaient élevées à 500.000 francs dont 410.000 pour les plantations.

Pour réparer ces pertes, le Conseil général, qui terminait alors sa session, vota le 25 novembre une première somme de 50.000 roupies à prélever à la Caisse de réserve, tant pour la remise en état des monuments publics que pour venir en aide aux infortunes privées.

Sur ces 50.000 roupies, des travaux furent aussitôt entrepris pour réparer les routes et les monuments publics les plus éprouvés, notamment la distillerie. Des secours de première nécessité consistant en distribution de riz, furent accordés à la population la plus éprouvée.

Ces premiers besoins satisfaits, le Gouverneur nomma (30 novembre) une commission de douze membres, composée en majeure partie de non fonctionnaires, pour examiner les moyens les plus rapides et les plus pratiques de venir en aide à la population victime du désastre, étudier les demandes de secours ou d'assistance qui lui seraient transmises et proposer la répartition des fonds pouvant être alloués. La commission proposa d'allouer deux ou trois roupies aux paillettes les plus endommagées, sans que le crédit total pût dépasser 25.000 roupies. Ces sommes furent réparties dans le courant de décembre par les soins des municipalités.

Quant aux secours à attribuer aux plantations, divers projets furent proposés à la commission ou furent suggérés par elle. Avant qu'ils eussent pu recevoir un commencement d'exécution, la subvention spéciale de 230.000 francs que l'Etat accordait à la Colonie depuis plusieurs années fut retirée en raison de la guerre. Le budget de la Colonie ne pouvait subvenir à des charges



nouvelles. Il appartint dès lors aux victimes du désastre de réparer elles-mêmes leur pertes et elles le firent toutes avec cette force de résistance qui anime l'homme, même dans les circonstances les plus désespérées.

\* \* \*

Le cyclone fut peut être un peu moins redoutable dans le territoire anglais voisin de Pondichéry que dans notre propre établissement, mais comme il s'y développa sur une plus grande superficie, il produisit en somme des dégâts plus considérables. Le nombre des victimes ne fut pas inférieur à 978, dont 583 dans le taluk de Tindivanam, 328 dans celui de Villupuram, 59 dans celui de Gingy et 8 seulement dans celui de Goudelour.

M. Buckley, commissaire du service des Contributions et du Cadastre, envoyé spécialement par le Gouvernement de Madras pour faire une enquête sur les pays ravagés a publié le rapport suivant qui parut dans le « Madras Mail » du 9 décembre.

« L'étendue dévastée dans le Sud Arcot peut être décrite *grosso modo* comme un triangle dont l'extrémité est à Gingy et dont la base est formée par la ligne allant de Markonam à Cuddalore, le centre de l'intensité du cyclone pivotant autour de Pondichéry et l'intensité diminuant vers les cotés et vers l'extrémité du triangle.

Les districts affectés étaient Gingy (partie), Tindivanam, Villupuram, Cuddalore (partie.)

Toutes les communications étaient interrompues. Les poteaux télégraphiques étaient abattus. Le service des trains a été par suite arrêté et la ligne a été coupée au Nord de Villupuram. Les routes étaient obstruées par les arbres tombés.

Le Collecteur et le Sous-Collecteur ont immédiatement visité les villages de leur circonscription. Tous les employés disponibles (Commis-Inspecteurs des Contribu-

tions) ont été envoyés pour faire débarrasser les routes près des villages confiés à leurs soins et pour rendre compte des événements.

Jusqu'à ce jour, il est reconnu qu'il y a eu plus de 1000 morts ; beaucoup se sont noyés par suite de la rupture des étangs, beaucoup également par la chute des maisons et d'autres pour être restés exposés au vent et à la pluie. La perte des existences est lamentable, mais il est impossible de voir comment elle aurait pu être évitée.

La charité proverbiale de l'Orient s'est manifestée dans toute sa clarté. Durant la tempête, les plus pauvres et les plus humbles ont trouvé asile chez les riches. Il y a une étroite communauté d'intérêts entre le propriétaire foncier et ses serviteurs de ferme. Ces derniers ont pu trouver assistance tandis que les ouvriers journaliers ont obtenu une provision de vivres.

Les habitants ont dû passer une nuit de misère indescriptible, comme on a pu le constater lors de cette visite inopinée. Leurs inquiétudes auraient cessé si un beau temps avait succédé à la tempête, ce qui leur aurait permis de reconstruire leurs maisons. Un résultat plus sérieux des pluies a été l'ajournement de l'ouvrage dans les champs. Les cultivateurs étaient sur le point de commencer le travail si lucratif de la récolte des arachides. On peut trouver à travailler dans les villes à des prix élevés.

La charité quoique plus restreinte continue. On se plaint de manquer de vivres, mais personne n'est mort de faim malgré la pénurie de vivres.

Dans un village visité, le 3 décembre, on a demandé des ouvriers pour travailler sur les routes moyennant un salaire de 3 annas par jour. On a répondu que c'était un salaire pour un travail léger aux champs et que personne ne consentirait à travailler pour ce prix sur les routes. On savait que pendant ce mois, les

ouvriers des champs obtiennent des salaires élevés pour la cueillette des arachides.

Le Collecteur, comme le Président du District, a été néanmoins prié de donner de l'ouvrage sur les routes immédiatement à un prix moyen de 3 annas par jour dans le but de voir si la population désirait travailler. D'autres emplois pourront être trouvés aux étangs rompus ou desséchés.

Dans un autre village visité aujourd'hui où les plaintes n'étaient pas aussi fortes, les hommes exprimèrent leur bonne volonté d'aller travailler aux routes bien qu'ils eussent hâte à réparer leur étang. Ils étaient surtout inquiets au sujet de leur nelly.

La somme de 5000 roupies accordée par le Gouvernement a été laissée à la disposition du Collecteur.

Les remarques suivantes ont été notées :

Sont estimés fortunés ceux qui, de leur paillottes en terre, ont perdu seulement une partie de leur toiture ou même le tout. Dans bien des cas, la charpente de la toiture a été déplacée ou s'est effondrée. L'absence de protection a exposé les murs à la pluie et avec la fureur du vent et de la pluie un grand nombre de murs se sont écroulés dans chaque village. Les toitures en terrasse ont mieux résisté à la tempête, mais là où il y avait faiblesse de construction les murs ont quelquefois cédé.

Les tuiles du pays ont relativement mieux tenu que celles de Mangalore qui ont été partout enlevées.

On réclame pour avoir du bois de construction, mais le cri de détresse est exagéré.

Presque tous les gros arbres sont tombés ; ils peuvent être employés. Mais quelques uns sont brisés et impropres à être travaillés. La population a été autorisée à prendre des branches des arbres tombés sur les terres du Gouvernement et à couper tel arbre debout situé sur les mêmes terres.



Une vue de la ville, quartier sud.  
(Au premier plan, une maison privée ; à droite, l'église Notre Dame des Anges ; au fond, la mer).

Toutes les espèces d'arbres ont sérieusement souffert, ce sont les cocotiers qui ont peut-être souffert le plus. On rapporte que les plantations près de la mer ont été détruites en entier; les palmiers ont moins souffert quoique beaucoup aient été tordus ou coupés. Ces derniers peuvent être employés immédiatement pour les réparations.

Les plantations de casuarina ont été abattues. Les avenues consistant en bananiers, tamariniers et arbres à pluie ont été ruinées. Les arbres de cette dernière espèce quoique non abattus, sont irrémédiablement perdus.

On estime que la moitié des banians et des tamariniers a été abattue et ceux qui restent ont perdu presque toutes leurs branches. Sur les arbres debout, sauf les palmiers et cocotiers, rarement une feuille est demeurée.

Plusieurs étangs se sont rompus et quelques uns sont complètement vidés. De faibles approvisionnements d'eau ont été retenus dans d'autres par un cercle de digues. Pratiquement toutes les digues ont eu des érosions par suite de la forte poussée des eaux et une grosse dépense doit être faite pour les conserver en sûreté. Ce travail doit être entrepris d'ici à septembre prochain. Le travail d'irrigation est tout à fait insuffisant avec les travaux à exécuter. La difficulté d'augmenter ce service a été déjà portée à la connaissance du Gouvernement.

Le président du Conseil du District sera prié de faire réparer toutes les brèches sur les routes le plus tôt possible. Il aura probablement besoin d'une répartition spéciale du Gouvernement. Des prêts ont été suggérés aux habitants, mais ils n'en veulent aucun. Les pauvres reconstruiront leurs maisons, les personnes aisées ne veulent emprunter à aucun prix quant à présent. Mais elles emprunteront probablement avant la prochaine

saison de culture dans le but de remplacer les bœufs. Ceux-ci ne seront pas remplacés maintenant, car on n'a pas l'occasaion de les utiliser.

On ne peut encore donner une opinion définitive en ce qui concerne les récoltes.

Le Collecteur a été invité à créer un service spécial pour l'inspection de toutes les récoltes humides ou sèches. Une sanction régulière sera appliquée en due forme. Le premier travail du personnel sera de visiter et de fournir d'autres rapports plus détaillés sur la condition générale des habitants de tous les villages.»

\* \* \*

Ce travail ne comporte pas de conclusion. C'est un simple récit des luttes de l'homme contre les forces aveugles mais toutes puissantes de la nature. Il n'y a pas plus de lois précises des cyclones dans le passé qu'il n'est possible d'établir des pronostics pour l'avenir. La seule affirmation permise est l'aveu par avance du retour de semblables calamités, à des heures choisies par le destin et échappant à toute prévoyance.

A. MARTINEAU.

---